République Française

Liberté — Egalité — Fraternité

VILLE DE PARIS

Prix Municipal

RÉPUB SE
LIBER É.

UNIVERSITY
OF FLORIDA
LIBRARIES

ANTIQUARIAAT
G.J.J. VAN DER PLET
N. SPIEGELSTRAAT 13-35
AMSTERDAM

RÉCITS DES ANTILLES

Châteauroux. — Typ. Stéréotyp. A. MAJESTÉ

RÉCITS

DES

ANTILLES

LE BOIS DE LA SOUFRIÈRE

PAR

ANAÏS SÉGALAS

—

DEUXIÈME ÉDITION

—

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

—

1886

RÉCITS DES ANTILLES

LE BOIS DE LA SOUFRIÈRE

I

« Holà ! Neptune, Adonis, Apollon ! »

Celui qui parlait ainsi n'était pas, comme on pourrait le croire, un dieu de l'Olympe appelant ses confrères ; c'était un créole de la Guadeloupe, qui appelait ses nègres.

Ce créole vivait dans une vaste et belle habitation qu'il possédait près de La Basse-Terre. Or une habitation, dans nos colonies, est plus qu'un château ; c'est tout un village, appartenant à un seul propriétaire. La maison du maître s'élève, en guise de castel, au milieu de cent à

deux cents cases de nègres, tantôt groupées çà et là pittoresquement, tantôt alignées, en forme de rue. Le maître ne s'appelle ni seigneur, ni châtelain, mais tout simplement habitant. Quant aux nègres, qui autrefois étaient des esclaves, achetés au négrier quinze cents francs ou deux mille francs par tête, ce ne sont plus maintenant que des domestiques et des ouvriers : les premiers, toujours très nombreux et très paresseux, font, pour des gages convenus, le service de la maison; les autres cultivent les terres de l'habitation et sont payés à la journée. Tous ces nègres sont maintenant des hommes libres : les esclaves ne sont plus que des travailleurs, qui malheureusement ne travaillent guère, et gâtent par leur inertie la pensée juste et généreuse de l'abolition de l'esclavage.

Si l'habitation de Charly de Tercel était riante et belle, le créole était charmant. Charly était un jeune homme de vingt-huit ans, aux traits fins, au regard spirituel, et possédant au suprême degré cette distinction de tournure et de manières qui caractérise le créole. Certes, il était assez séduisant pour que plus d'une jeune fille à marier prît la peine de mettre pour lui une rose

dans ses cheveux et un sourire sur ses lèvres ; mais Charly ne voulait pas se marier, ou plutôt se remarier, car il était déjà veuf et faisait sauter un petit bébé sur ses genoux : ce n'était pas un jeune premier, c'était un jeune père. Sa femme était morte à la naissance d'une petite fille, qui restait au jeune homme comme souvenir de sa courte union.

Charly pleura sa femme, mais il sourit à son enfant ; il se promit de remplir la tâche que la jeune mère lui laissait en mourant, et de veiller doublement sur cette petite créature qui n'avait plus que lui pour soutien. Ce petit être qui criait dans un berceau, qui ne comprenait rien, qui n'aimait rien encore, ne lui offrit pas d'abord de grandes consolations ; mais l'enfant nouveau-né prit peu à peu à peu sa petite individualité : un jour ce fut un sourire à son père, un autre jour une caresse, un peu plus tard de petits pieds qui prirent de la force et coururent à lui ; puis ce fut, après, ce mot *papa,* si insignifiant pour les étrangers, si adorable pour le père, puis d'autres paroles qui suivirent, puis tout un babillage : ce fut enfin cette histoire bien connue de l'enfant qui grandit et prend peu à peu plus.

de place dans la maison et plus de place dans le cœur.

La petite Rosélis n'avait pas encore trois ans au commencement de cette histoire. Les regrets du jeune veuf avaient perdu de leur amertume, la vie avait repris son cours; les distractions, les plaisirs même étaient revenus dans l'habitation, et c'était pour les préparatifs d'une partie de chasse que Charly de Tercel appelait impatiemment ses nègres.

Ils accoururent, ou plutôt se traînèrent avec la lenteur qui les caractérise.

« Alerte! paresseux, dit Charly. Qu'on me prépare à l'instant mon fusil, ma carnassière, tout mon équipement. Je vais, avec mes amis, faire la chasse à l'agouti, dans le bois de la Soufrière, et nous tenons à partir de bon matin, pour éviter la chaleur dévorante de la journée. Toi, dit-il à une négresse qui se trouvait là, atteins ma veste de chasse. »

Dès que son maître eut tourné les talons, la négresse dit, sans se déranger :

« Neptune, toi dépendre veste du maître. »

Neptune la regarda nonchalamment, s'appuya sur le manche de son balai, laissa retomber pesamment sa tête, comme s'il allait s'assoupir, puis répondit d'une voix endormie :

« Cé à toi que maître donner ordre; ça pas regarder Neptune.

— Pas regarder moi non pli, répondit la négresse. Moi chargée de blanchir veste de coutil, mais pas de l'atteindre.

— Et moi, reprit Neptune, nettoyer appartement, mais pas m'occuper d'habillements... Jupiter! »

Jupiter arriva en bâillant et en étendant les bras.

« Jupiter, dit Neptune, toi dépendre veste à missié. »

Missié veut dire *monsieur,* dans le langage du nègre, dont nous ne voulons du reste que donner une idée. Si nous cherchions à repro-

duire avec une rigoureuse exactitude ce patois pittoresque, qui exile invariablement la lettre *r* de l'alphabet et renverse toutes les règles de la grammaire, nous pourrions bien être incompréhensible.

Comme cette fois il s'agissait de son service, Jupiter atteignit la veste, la secoua lentement, fit tomber d'une poche une pièce de cinq francs, et se fit un devoir de la ramasser et de s'en emparer. Il avait pour principe que ce qui tombe de la poche du colon est pour le nègre.

Le petit Coco, son fils, un négrillon de huit ans, le vit mettre la pièce dans sa poche et le regarda curieusement.

Coco s'en alla ensuite jouer avec la petite Rosélis, fille de Charly de Tercel, et cet affreux négrillon, jouant avec cette adorable petite blanche, formait avec elle un étrange contraste.

La petite Rosélis, avec ses épaules rondes et blanches, que sa robe laissait voir en retombant, avec ses mouvements d'une charmante gaucherie, son langage enfantin, encore bien restreint,

n'était qu'une de ces petites boules de neige qu'on appelle un bébé ; mais comme presque tous les petits êtres de son âge, qui flottent entre deux ans et demi et trois ans, elle avait ce je ne sais quoi de céleste qui fait que toute jeune mère appelle son enfant « mon chérubin ». On sentait que sa petite âme venait de tomber du ciel, et l'on voyait dans ses yeux naïfs ces étonnements de voyageur arrivant dans un pays nouveau. Certes, ce n'était pas encore une belle femme que mademoiselle Rosélis, mais elle avait ce charme de tout ce qui commence. On aime le fini dans le tableau, mais dans la nature rien n'est plus gracieux que l'ébauche ; c'est mieux que la beauté, c'est l'espérance : la beauté de la femme a des limites, mais l'espérance n'en a pas.

Charly de Tercel adorait sa petite Rosélis, et chaque fois qu'il la rencontrait sur son passage, il l'enlevait dans ses bras et la couvrait de baisers. Cette tendresse du créole pour son petit chérubin était assurément fort naturelle ; mais ce qui semblait plus étrange, c'était l'adoration non moins grande du nègre Jupiter pour son affreux négrillon. L'amour paternel est aveugle,

et Jupiter avait cette sainte tendresse à un très haut degré, ce qui était à peu près sa seule vertu ; mais il fallait lui en tenir compte : car les nègres ne connaissent guère les sentiments et les devoirs de la famille ; ils s'en étaient affranchis bien avant l'émancipation, et, aujourd'hui comme alors, pour rester plus indépendants, ils choisissent toujours leur compagne dans une habitation éloignée de celle de leur maître.

Le soir, à six heures, la nuit vient tout à coup dans nos colonies, presque sans transition et sans demi-teintes ; les nègres reviennent des champs et ne devraient songer qu'à se reposer ; mais au lieu de cela, la plupart d'entre eux font deux ou trois lieues pour rejoindre leurs femmes, puis le même trajet pour revenir, de sorte que le lendemain matin, vers six heures et demie, à l'heure où commence le travail, le sommeil interrompu reprend ses droits, et le maître a dans ses champs plus de dormeurs que de travailleurs.

Jupiter pouvait avoir une trentaine d'années ; c'était un nègre de race africaine et du noir le plus beau, ou pour mieux dire le plus laid. Il

était de taille moyenne, robuste, vigoureux. Il avait, comme tous les nègres, le pied difforme, et presque aussi long en avant qu'en arrière du tibia. Les cheveux étaient laineux, le nez était large et épaté, le bas du visage s'allongeait en forme de museau ; les lèvres n'égayaient même pas cette physionomie par une teinte rougeâtre, elles étaient noires comme le reste de la figure. Il n'y avait absolument de blanc dans ce sombre visage que la blancheur éclatante des dents et le blanc des yeux, au milieu duquel roulaient deux prunelles ardentes et quelque peu sauvages.

Au résumé, Jupiter était laid comme un singe, noir comme un merle, lent comme une tortue et voleur comme une pie.

Son fils Coco était son portrait en miniature : le père et le fils se ressemblaient comme deux gouttes d'encre, non seulement au physique, mais au moral : car Jupiter n'était pas noir au dehors et blanc au dedans, son cœur était nègre aussi, noirci par tous les mauvais instincts, et son digne enfant, qui n'avait que huit ans, mais qui cherchait en toute chose à imiter ce noble père, donnait déjà de très belles espérances.

La petite Rosélis se balançait dans un hamac et jouait avec un beau hochet d'argent.

Elle le laissa tomber, et, faisant déjà la petite maîtresse, elle dit à Coco, qui s'était accroupi près du hamac :

« Mon hochet !... ramasse. »

Le négrillon le ramassa comme Jupiter avait ramassé la pièce de cinq francs : au lieu de rendre à Rosélis ce beau hochet qui brillait et le tentait, il le mit sans façon dans sa poche.

« Mon hochet ! dit Rosélis en pleurant, il me l'a pris, le méchant !

— Moi faire comme papa, » répondit Coco, qui n'avait pas encore l'âge de la dissimulation.

Si Jupiter avait pu rougir, assurément il l'eût fait, mais son teint noir s'y opposait ; heureusement pour lui, la négresse de Rosélis n'était pas là et personne n'avait entendu le négrillon terrible. Jupiter lui lança un regard de reproche, lui reprit le hochet et le rendit à Rosélis.

Elle le saisit aussitôt et en frappa Coco de toutes ses petites forces et de toute sa petite fureur.

Le négrillon, sans avoir beaucoup de mal, poussa des cris et dit au milieu de ses larmes :

« Petit manzé (petite mademoiselle), li a pas droit frapper Coco. Coco pas être esclave ; être un homme libre, un employé, comme dit papa. »

Jupiter lança à la petite un regard fauve et murmura entre ses dents :

« Mauvaise petite blanche ! »

Il se fit alors un grand bruit dans le jardin ; c'étaient les chasseurs qui entraient, suivis de nègres armés de coutelas, pour couper dans la forêt les branches qui pourraient entraver leur passage. Tout en riant, tout en causant, les chasseurs s'avançaient dans les allées qui conduisaient à la maison, et où les bananiers, les manguiers, les dattiers, s'élançaient superbes, comme des colonnes de verdure, tandis que les orangers, les grenadiers en fleur et les lauriers-

roses semblaient sourire au milieu de ces grands arbres et mêlaient leur grâce charmante à cette nature grandiose. Charly accourut au-devant de ses hôtes et les fit entrer dans une longue pièce que les colons appellent la galerie et qui sert de salle à manger. La galerie conduit dans un salon également spacieux; ces deux immenses pièces, qui semblent n'en faire qu'une seule et composent tout le rez-de-chaussée, ne sont séparées que par deux grandes arcades qui semblent faites pour laisser passer des princes, et remplacent avantageusement nos portes classiques et bourgeoises.

On s'arrêta dans la galerie et l'on y prit à la hâte des ananas pour se rafraîchir, du punch pour se donner des forces, puis on se leva pour courir à la chasse.

En passant devant le hamac où se balançait Rosélis, le jeune père s'arrêta avec un sourire épanoui, prit à deux mains la tête blonde de l'enfant, posa ses lèvres sur les deux feuilles de rose qu'on appelait ses joues, et lui dit :

« A bientôt, ma petite reine ! »

Le petit visage de l'enfant était si frais qu'il était difficile de le voir sans qu'il prît une envie féroce de l'embrasser. Deux ou trois chasseurs s'arrêtèrent aussi en voyant le petit ange, se penchèrent l'un après l'autre sur cette figure toute ronde et toute rose et dirent à M. de Tercel, en souriant :

« Vous permettez, n'est-ce pas ?

— Comment donc !... répondit Charly en riant, peut-on trop embrasser ma petite reine ? »

Les chasseurs reprirent leurs fusils et sortirent bruyamment de la maison, en criant :

« Mort aux agoutis ! mort aux ramiers !

— Jupiter, dit M. de Tercel, prends ton coutelas et suis-nous. »

On était près de la grille du parc, on allait sortir, lorsque M. de Tercel, en se retournant, vit sur ses talons un petit négrillon qui traînait un coutelas, presque aussi grand que lui.

« Que fais-tu là, Coco ? lui dit-il.

— Moi faire comme papa, répondit l'enfant; moi aller à la chasse.

— Toi, myrmidon !... veux-tu bien rentrer tout de suite !... je te l'ordonne.

— Moi pas vlé (je ne veux pas). Coco vlé aller à la chasse, parce que Coco être un homme libre, comme dit papa. »

Tous les créoles partirent d'un éclat de rire, et Charly répondit au négrillon :

« A la chasse comme une grande personne, un petit insecte comme toi, qu'on pourrait écraser sans même s'en apercevoir !

— Moi aller à la chasse, répéta Coco, avec cette insistance des enfants. A la chasse, à la chasse, pour tuer agouti, agouti, agouti !

— Et moi, je t'ordonne de rentrer dans la maison et je prétends que tu m'obéisses à l'instant même ; entends-tu cela, monsieur l'homme libre ? »

Coco poussa des cris aigus et voulut s'accro-

cher au bras de son père, mais Jupiter le repoussa en lui disant :

« Maître a raison ; la chasse être dangereuse pour un petit monde comme toi. »

Dans le langage des nègres, souvent ingénieux et poétique, un petit monde veut dire un enfant.

Coco retourna vers la maison, en poussant des gémissements, et les chasseurs se mirent en marche pour le bois de la Soufrière.

Mais ils ne s'aperçurent point que Coco revenait sur ses pas, avançait la tête avec précaution pour les regarder partir, puis, après s'être assuré qu'on ne le voyait pas, sortait de l'habitation et les suivait de loin, en se faufilant, en courant, en rampant et en se cachant derrière les arbres.

Les chasseurs, qui causaient joyeusement, n'avaient garde d'apercevoir ce petit grillon noir qui suivait leur chemin.

II

Nous ne voulons pas dire de mal de la forêt de Montmorency, mais nous croyons pouvoir affirmer, sans la blesser, que les forêts de l'Amérique ont une magnificence de végétation dont elle est loin d'approcher, malgré toute sa grâce pittoresque.

La végétation des Antilles est à la nôtre ce que notre architecture est à celle de l'ancienne Égypte, dont les proportions étaient gigantesques. Les arbres, dans nos forêts américaines, sont des monuments de feuillage : l'immense fromager est un palais de verdure, les magnifiques acomats du bois de la Soufrière

sont d'une grandeur démesurée ; le baobab a une circonférence invraisemblable et dont les proportions sont phénoménales ; le beau palmiste, dont la taille est plus svelte, mais qui porte si haut ses larges et longues feuilles, ressemble à un grand parasol vert, mais c'est le parasol de Goliath, car toute cette nature a l'air d'être faite pour des géants. Nos créoles des Antilles pourtant ne sont ni très grands ni très forts ; ils sont sveltes, minces, élégants, et, quand ils traversent leurs immenses forêts, ils n'y tiennent pas beaucoup de place. Tous ces arbres, si variés dans leurs espèces, ont des dimensions tellement invraisemblables qu'on doit ressentir à leur aspect un certain effroi. L'homme qui passe dans ces forêts, au milieu de ces colosses de verdure, se sentirait bien petit, s'il n'avait pas sa grande âme pour s'élever encore plus haut que les arbres les plus gigantesques.

Toute cette nature du nouveau monde, si ruisselante de sève, semble heureuse de vivre et de s'épanouir ; elle est luxuriante, échevelée, elle jouit de sa force et la fait déborder jusque dans les plantes chez nous les plus humbles,

jusque dans les fougères, qui prennent de telles proportions qu'elles servent à la charpente. Les lianes elles-mêmes, qui ne semblent faites que pour enlacer les arbres, et donnent l'idée de la faiblesse de la femme s'appuyant sur la force de l'homme, ces faibles lianes se permettent quelquefois d'avoir la grosseur d'un câble : elles montent vigoureusement jusqu'au sommet des plus grands arbres et sont les dignes compagnes de ces géants.

L'agouti est un agile quadrupède qui tient plus du lapin que du lièvre, et, sans avoir précisément un terrier comme le lapin, cherche cependant un abri dans des troncs d'arbres. Nos lièvres et nos lapins vivent modestement dans nos bois de France, comme de petits bourgeois ; mais dans les vastes forêts des Antilles l'agouti est logé aussi royalement que l'était Louis XIV dans son palais de Versailles.

Hélas ! pourquoi la chasse vient-elle troubler son bonheur ? La chasse, ce plaisir cruel, cette guerre déclarée aux innocents, est une des férocités de l'amour-propre. On vise, on meurtrit, on tue un pauvre petit corps, uniquement

Le bois de la Soufrière.

pour faire dire de soi : « Voilà un homme bien adroit ! »

On se donne ainsi la joie délicate et poétique de métamorphoser en civet le charmant coureur qu'on appelle un agouti, ou de transformer en rôtis les ramiers, les pluviers, qui sont infiniment plus gracieux à voir dans l'air que sur un plat.

Nos chasseurs, qui ne faisaient pas toutes ces réflexions, marchaient joyeusement à la poursuite du gibier. Les nègres les précédaient, armés de leurs coutelas pour couper les branches envahissantes qui quelquefois leur barraient le chemin, ou pour leur frayer un passage au milieu d'un fouillis de lianes traînantes, de fougères et de plantes de toute sorte qui embarrassaient leurs pas.

Les chasseurs guettaient le gibier ; ils tiraient sans pitié sur les ramiers, sur les agoutis, et les carnassières se remplissaient. Une partie de la matinée se passa ainsi, mais enfin la fatigue commença à se faire sentir. La chasse avait été abondante et l'on se préparait à revenir dans l'habitation, quand un bruit se fit entendre dans

un taillis ; c'était un frémissement de feuilles, une agitation de branches, qui attirèrent l'attention des chasseurs.

« Agouti ! agouti ! dit Jupiter.

— Chut ! dit M. de Tercel. Ne faisons pas de bruit et ne le manquons pas. Lequel de vous veut tirer, messieurs ?

— A vous l'honneur, » lui répondit-on.

Le taillis, avec son fouillis de feuillage, se trouvait derrière un acomat gigantesque, tout enlacé de lianes. L'ombre immense que projetait l'arbre, ses branches qui s'étendaient démesurément rendaient le massif de feuillage doublement épais. Il était impossible d'apercevoir l'animal qui s'y était réfugié ; mais Charly de Tercel était un adroit chasseur : il suivit du regard le mouvement des branchages et braqua son fusil dans cette direction.

Le coup partit, un cri se fit entendre.

D'ordinaire une acclamation triomphale sui-

vait la défaite de l'agouti ; mais cette fois ce fut un frisson de terreur qui courut parmi les chasseurs. Charly frémit, devint d'une pâleur mortelle et s'écria :

« Ce n'est pas la plainte d'un animal ; on di rait que c'est un cri humain. »

Il voulut s'élancer dans le taillis, mais ses jambes chancelaient; il redoutait quelque fatal événement.

« Jupiter, dit-il, va voir quelle est la proie qui se débat dans ce massif, et si ce n'est qu'un agouti, que Dieu soit béni ! »

Jupiter courut vers le taillis, où l'on entendait encore des gémissements, et en écarta brusquement les branches. Le soleil, profitant de l'éclaircie qu'il faisait en s'ouvrant un passage, pénétra en même temps que lui dans cette ombre épaisse, qu'il éclaira d'un jet lumineux.

Le nègre se pencha, regarda, et tout à coup poussa un cri sauvage, qui fit tressaillir tous les chasseurs.

« Grand Dieu ! s'écria Charly, au comble de l'épouvante et de l'anxiété, qu'a-t-il vu ? »

Il courut vers le taillis, et, à son tour, s'écria d'une voix déchirante :

« Ah ! malheureux ! malheureux... Qu'ai-je fait ! »

Il venait d'apercevoir un enfant ensanglanté ; cet enfant c'était le pauvre Coco. Jupiter, en écartant les branches, avait vu son fils tout meurtri par le plomb et se roulant dans le taillis, en poussant des gémissements.

Le malheureux père, l'œil égaré, la tête perdue, serrait son enfant dans ses bras, en s'écriant avec désespoir :

« Du secours ! un bandage !... Pansons-le, sauvons-le ! »

Le négrillon, comme on doit s'en souvenir, s'était glissé, sans être vu, à la suite des chasseurs, au moment de leur départ. Il n'avait eu garde de les quitter ; il était entré avec eux dans

le bois de la Soufrière et avait trouvé le moyen de suivre la chasse, sans être vu.

Il était parvenu à se dérober aux yeux de tous en se faufilant comme un lézard, en sautant dans les herbes comme une sauterelle, en courant dans l'épaisseur des taillis ou en grimpant sur les arbres, comme un chat sauvage. Il attendait le retour des chasseurs, pour revenir à leur suite par le même procédé, et venait de se cacher dans un épais massif de feuillage, lorsque le plomb l'avait atteint.

La fatalité avait voulu que Charly tirât presqu'à bout portant. Le taillis où venait de se cacher le négrillon était à quelques pas de lui, de sorte que les plombs, au lieu de s'écarter et d'être rendus moins dangereux par l'éloignement, se réunirent pour frapper, firent balle et meurtrirent la poitrine du malheureux enfant.

On entoura le pauvre petit négrillon et l'on déchira les mouchoirs, pour en faire des bandages improvisés. Jupiter les saisit et essaya de panser la plaie d'une main frémissante, en pous-

sant des sanglots effrayants et en s'écriant sans cesse :

« Mon enfant ! mon petit monde ! »

L'enfant ne put pas prononcer une seule parole ; il tourna vers lui des yeux presque éteints, mais où il y avait encore un dernier regard de tendresse.

« Il faut le transporter à l'habitation, s'écria M. de Tercel, et nous lui prodiguerons tant de soins que... »

Il ne put achever. L'enfant se débattit dans une dernière convulsion, essaya de tourner encore la tête vers son père et expira.

« Mon enfant ! s'écria Jupiter, regarde encore ton pauvre père !... Toi pas être mort... Ce n'est pas possible... Ce n'est pas vrai ! »

L'enfant ne bougeait pas, le corps était immobile, le cœur ne battait plus, et le malheureux père ne put se dissimuler la fatale vérité.

L'accident.

« Mort ! » s'écria Jupiter, en se roulant sur le corps de l'enfant.

Il poussait des cris qui ressemblaient à des rugissements ; il passait dans ses cheveux une main crispée et en retirait des touffes de laine noire. Chez les nègres, la démonstration de la douleur atteint les dernières limites du possible : tout est violent dans ces natures que le soleil des tropiques brûle en dehors et brûle en dedans.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écriait Charly désespéré, j'avais cependant tout fait pour retenir cet enfant ; je n'ai rien à me reprocher, mais je ne me consolerai jamais de cet horrible événement. »

A sa voix, le nègre tourna la tête, un tremblement convulsif secoua tout son corps et il fixa sur son maître des yeux effrayants.

Les nègres cassèrent des branches, en firent un brancard et transportèrent jusqu'à l'habitation le corps du malheureux enfant. Jupiter les suivit en sanglotant, en se roulant sur le chemin, et en s'élançant à chaque instant pour étreindre

le cadavre de l'enfant dans des embrassements désespérés.

Quand le pauvre petit négrillon fut enterré, il eut un nouvel accès de désespoir, et il se jeta sur la terre qui couvrait son enfant, comme s'il eût voulu y être enfoui à côté de lui.

M. de Tercel avait trop de cœur pour ne pas ressentir une douleur profonde de ce meurtre involontaire. Bien entendu, il n'y eut aucune poursuite contre lui ; car il ne s'agissait même pas de ce que la loi qualifie d'homicide par imprudence, puisque M. de Tercel avait usé de toute son autorité de maître pour empêcher l'enfant de suivre la chasse : la mort du pauvre Coco n'avait donc pas été causée par l'imprudence du maître, mais uniquement par la désobéissance du négrillon.

M. de Tercel ne s'en disait pas moins que par sa fatale méprise il avait causé la mort d'un enfant. Il était cruellement affecté et cherchait à consoler le nègre, en lui prodiguant des largesses, en vrai créole qui donne sans compter, car tout est généreux et prodigue dans nos colonies,

depuis le soleil jusqu'au créole ; l'un dépense aussi largement ses rayons que l'autre dépense son or. Il est vrai qu'on ne paye pas le sang versé, et le désespoir de Jupiter n'en était pas moins profond; mais ce désespoir avait changé d'aspect, il n'était plus démonstratif comme dans les premiers jours, il était devenu morne et sombre : on le sentait gronder dans le cœur du nègre comme le feu central dans le volcan de la Soufrière.

Un jour que Charly de Tercel faisait sauter sur ses genoux la petite Rosélis, Jupiter passa dans la galerie. Il s'arrêta en voyant le jeune père regarder cette charmante tête blonde avec des yeux pleins de tendresse, puis l'embrasser follement, avec un enfantillage paternel, comme on embrasse ces petits êtres.

Jupiter tressaillit à cette vue, puis tout à coup un éclair terrible brilla dans son regard, un sourire féroce passa sur ses grosses lèvres et il murmura entre ses dents :

« Oh ! Jupiter a trouvé ! »

III

Dès que Jupiter eut un instant de loisir et put sortir sans être remarqué, il courut dans une savane voisine de l'habitation.

Il allait et venait, examinait, observait, et regardait autour de lui avec une attention fiévreuse.

Que cherchait-il donc ainsi?

Était-ce quelque nègre d'une autre habitation, auquel il avait donné rendez-vous dans la savane ?

Non, ce n'était pas cela ; car, au lieu de re-

garder devant lui, sur le chemin, s'il n'apercevrait pas quelque camarade attendu, il semblait passer en revue, avec une attention haletante, les plantes, les arbustes, les grands arbres, qui étalaient autour de lui leurs espèces variées.

Il passait avec impatience sous les bananiers, les cocotiers, les calebassiers, les tamarins, que, malgré leur magnificence, il semblait profondément dédaigner.

Tout à coup il poussa une exclamation de joie, et s'arrêta devant deux arbres qu'il étudia avec une attention minutieuse.

« Enfin ! » s'écria-t-il.

Ces deux arbres étaient le brinvilliers et le mancenillier.

Le brinvilliers, l'empoisonneur de la savane, comme la marquise de Brinvilliers était l'empoisonneuse de la cour ! Est-ce l'arbre qui a donné son nom à la marquise, est-ce la marquise qui a fait changer l'ancien nom de l'arbre ? Toujours est-il qu'il existe entre ces deux empoisonneurs une étrange fraternité.

Jupiter l'examina avec attention et dit ensuite :

« Moi préférer mancenillier. »

Le mancenillier a une réputation plus populaire que celle du brinvilliers ; sa renommée a traversé les mers, et ses crimes ont été enregistrés dans les causes célèbres des empoisonneurs végétaux.

Le mancenillier est élevé ; il étend perfidement ses larges branches, comme pour engager le passant à se reposer sous son ombrage ; mais malheur à l'imprudent qui s'assied sous le mancenillier ! on prétend qu'il peut s'endormir d'un sommeil éternel. Toujours est-il que l'arbre rend un suc blanc et laiteux, dont chaque goutte est redoutable, dit-on, et brûle ce qu'elle touche. Les Indiens Caraïbes en imprégnaient leurs flèches pour les empoisonner.

Des fruits perfides, remplis de ce suc vénéneux et ressemblant innocemment à de petites pommes, étaient tombés au pied de l'arbre ; Jupiter en ramassa quelques-uns, les enveloppa avec soin et reprit sa course vers l'habitation.

Beaucoup de nègres sont nés empoisonneurs, comme leurs mancenilliers et leurs serpents. L'empoisonnement est de tradition chez eux, et ce fut la première pensée qui vînt à l'esprit de Jupiter, quand il songea à se venger.

Il avait voué à M. de Tercel une haine féroce, il ne voyait en lui que le meurtrier de son fils; c'était donc lui, sans nul doute, qu'il voulait voir mourir dans les tortures de l'empoisonnement?

Non, Jupiter avait plus de raffinement dans sa vengeance, et il s'était dit, en voyant l'adoration de M. de Tercel pour la petite Rosélis :

« Œil pour œil, dent pour dent, enfant pour enfant. »

Il connaissait, comme la plupart de ses camarades, la préparation et l'emploi des poisons : il pouvait à son gré tuer subitement sa victime, ou prolonger sa souffrance pendant deux ou trois mois, six mois peut-être. Il aurait pu faire imprimer d'avance le billet de part de la mort, en y mettant la date, à peu de jours près.

Il se décida pour la mort subite.

Il ouvrit le fruit du mancènillier, en exprima le jus, et s'en servit pour préparer quelques bananes.

C'était l'heure du goûter de Rosélis ; on avait l'habitude de lui servir des fruits, des gâteaux, quelques-unes de ces friandises que ces petits gourmands couleur de rose aiment à manger et à croquer avec leurs dents de lait.

Le goûter de l'enfant était servi sur une petite table, dans la galerie qui sert de salle à manger. Personne n'y était encore. Jupiter s'assura qu'il était bien seul, plaça les bananes sur une assiette, les mit sur la table, à côté d'autres fruits, puis se retira et guetta l'arrivée de l'enfant.

Un sautillement, un gazouillement, un petit rire argentin, l'annoncèrent bientôt. Elle arriva en jouant, en sautant, en traînant son père par le pan de l'habit, et en lui disant, comme un petit tyran qu'elle était :

« Tu ne t'en iras pas, tu me verras goûter. »

Elle se hissa sur une grande chaise; Zoé, sa négresse, lui noua une serviette sous le menton, et Jupiter, qui faisait le service de valet de chambre, vint servir à table la petite blanche.

Elle était fraîche, épanouie; elle dévorait un gâteau qui remplissait sa petite bouche rose; elle était heureuse enfin, nous ne dirons pas comme une reine, ce qui serait peu de chose, mais comme une enfant.

Jupiter, qui ne la regardait qu'à travers sa haine, ne se laissait pas désarmer par cette grâce enfantine, et attendait le moment où elle demanderait des fruits.

« Où est Coco? dit tout à coup Rosélis; on ne le voit plus, Coco. Je veux lui donner un gâteau. »

M. de Tercel et Jupiter tressaillirent au nom du négrillon, qui évoquait un souvenir funèbre.

« Tiens, dit M. de Tercel à Rosélis, dont il voulait détourner l'attention, vois ces belles bananes, elles doivent être excellentes; je vais t'en donner une. »

Il posa la banane sur l'assiette de Rosélis. Jupiter étouffa un cri de joie féroce, en voyant que c'était le père lui-même qui donnait le poison à son enfant.

Mais, au lieu de prendre la banane, la petite Rosélis fit la moue et reprit d'un air maussade:

« Je veux Coco, moi; je veux voir Coco. Où est-il, Coco ? »

Un tremblement convulsif agitait les membres de Jupiter; son visage prit une expression sauvage, et il répondit d'une voix sourde :

« Il est dans le bois de la Soufrière.

— Dans le bois ! » s'écria l'enfant avec effroi.

Un jour, pour se rendre à l'habitation d'un de ses amis, Charly, qui voulait lui montrer son cher trésor, avait amené avec lui la petite Rosélis. Il fallait traverser la forêt, et tandis que Charly montait un beau cheval créole, on portait Rosélis dans un hamac, sorte de palanquin, soutenu par deux bambous, que les

nègres appuyaient sur leurs robustes épaules. Ils transportaient ainsi l'enfant, léger fardeau qui ne pesait pas plus dans le hamac qu'un oiseau-mouche dans une cage.

Mais la petite fille, qui n'avait jamais vu que la riante habitation de son père, fut prise d'une grande terreur en traversant la forêt. Depuis ce jour, chaque fois qu'elle voulait s'insurger, sa négresse lui disait :

« Si Rosélis pas sage, moi laisser perdre Rosélis dans grand bois. »

Alors l'enfant pleurait, tremblait : la forêt était devenue son épouvante et la plus terrible de toutes les menaces.

« Coco dans la forêt ! s'écria-t-elle ; il a donc été désobéissant ?

— Il s'est perdu, s'empressa de dire M. de Tercel, mais on le retrouvera.

— Perdu dans la forêt ! s'écria Rosélis qui devint toute pâle, un petit enfant perdu comme

cela dans une grande forêt!... tout seul! tout seul!

— Ça ferait donc bien peu à manzé Rosélis? » demanda Jupiter, dont le regard prit tout à coup une expression effrayante.

Rosélis leva les yeux sur lui, rencontra ce regard farouche, et se laissant bien vite glisser au bas de sa chaise, elle courut instinctivement se blottir contre son père, en s'écriant :

« J'ai peur!... j'ai peur!

— Mais de quoi, mon enfant chérie? demanda son père.

— Peur de lui, dit-elle en montrant Jupiter, peur de la grande forêt... Je ne m'y perdrai pas, moi, n'est-ce pas, papa, jamais? »

Son petit corps tremblait comme un roseau, son regard était effaré, sa jolie figure rose était devenue toute blanche. Jamais conte de revenant ne causa une pareille terreur d'enfant.

Charly la prit sur ses genoux; il ne s'occu-

pait que d'elle et ne songeait qu'à la calmer. S'il n'eût pas reporté toute son attention sur l'enfant, s'il eût un instant tourné la tête vers Jupiter, il eût été frappé du bouleversement de la physionomie du nègre.

Quand Rosélis s'était écriée avec épouvante : « Un petit enfant perdu dans une grande forêt ! » le nègre avait tressailli, des flammes avaient jailli de ses prunelles ; une inspiration satanique lui était venue, et sa noire figure s'était comme illuminée d'un rayonnement infernal.

Le chagrin de Rosélis ne fut pas de longue durée ; elle se prit bientôt à sourire au milieu de ses pleurs : elle avait une larme dans un œil et un rayon dans l'autre, car le sourire et les larmes qui, sur nos visages, vont rarement de compagnie, se rencontrent souvent sur les fraîches figures des enfants et se souhaitent le bonjour.

Sa petite mine épouvantée redevint tout à coup d'une gaieté folle, car les changements à vue se font encore plus vite sur les visages enfantins que dans les féeries.

Elle se reprit à rire, à sauter, puis courut se remettre à table, en disant :

« J'ai faim.

— Eh bien ! dit son père, en lui montrant la banane qu'il avait posée sur son assiette un instant auparavant, prends cette banane ; vois comme elle est fraîche et appétissante.

— C'est vrai, répondit l'enfant ; Rosélis va se régaler. »

Jupiter, qui suivait tous ses mouvements avec une attention haletante, la vit prendre le fruit dans sa petite main.

Il aurait dû être au comble de ses vœux, car il arrivait à son horrible but.

Cependant, au lieu de laisser le crime s'accomplir, il s'élança vers l'enfant, au moment où elle portait le fruit à ses lèvres et le lui retira brusquement.

« Méchant ! dit Rosélis en pleurant ; je veux a banane, moi !

— Non, dit Jupiter ; manzé Rosélis a déjà mangé trop gâteaux tout à l'heure. Manzé Rosélis ferait mal à li.

— C'est bien, mon brave Jupiter, s'écria Charly ; la douleur que je t'ai causée involontairement n'empêche pas ta sollicitude pour ma fille... Oh ! c'est bien, c'est généreux ! »

On fit sortir de table la petite Rosélis, et Jupiter, en desservant, eut grand soin de prendre les bananes et de les brûler en cachette, afin qu'il ne restât pas la moindre trace de l'empoisonnement qu'il avait tenté.

Jupiter s'était-il repenti?... Non, certes ; mais sa vengeance allait changer de forme, voilà tout. La pensée de l'empoisonnement lui était venue tout naturellement, parce que c'est la vengeance classique des nègres, le chemin battu, la grande route du crime, qu'ils ont l'habitude de suivre ; mais tout à coup une idée nouvelle, une innovation en fait de crime, lui était venue à l'esprit.

En voyant l'effroi de l'enfant à la seule pen-

sée d'être abandonnée dans la forêt, il s'était dit que cette vengeance serait la plus cruelle de toutes, non seulement pour l'enfant qui subirait le martyre de l'épouvante et de la faim, et toutes les lenteurs d'une mort atroce, arrivant pas à pas, mais aussi pour le père, qui chercherait vainement sa fille, qui passerait par toutes les angoisses de l'incertitude, par tous les déchirements des espérances déçues. Cette douleur lente serait plus horrible encore que le désespoir causé par une mort subite : la torture est plus cruelle que le coup de foudre.

Jupiter enfin trouvait une joie féroce à laisser mourir Rosélis dans la même forêt où, le jour de la chasse, son enfant avait été tué par M. de Tercel.

Il s'agissait d'exécuter son projet. Il avait songé d'abord à enlever l'enfant dans la nuit; mais, dans les habitations, les colons ont, en guise de gardes du corps, des nègres qui protègent leur sommeil; les jeunes filles et les enfants comme Rosélis ont dans leur chambre leur nourrice ou leur négresse favorite; puis, en travers de leur porte, une autre négresse

est couchée sur un matelas, pour barrer le passage.

Mais dans la journée la petite Rosélis, lasse de jouer ou fatiguée de la chaleur, s'endormait dans le hamac qu'on avait suspendu pour elle dans la galerie. On la laissait sous la garde de sa négresse, jeune fille de dix-sept ans, coquette et flâneuse, qui, la plupart du temps, la quittait pour aller s'occuper de sa toilette, rajuster le nœud de son madras, mettre ses belles boucles d'oreilles, ou pour aller causer avec ses compagnes des prochaines solennités du bamboula ou de la calenda. Alors l'enfant restait seule. Jupiter se décida à guetter un de ces moments-là pour s'emparer du pauvre petit ange.

IV

Dès qu'il eut pris cette résolution, il suivit comme un espion tous les mouvements de l'enfant, et, à l'heure de son sommeil de la journée, eut grand soin d'errer dans le jardin, sous la fenêtre de la galerie, qui, comme nous l'avons déjà dit, est toujours au rez-de-chaussée.

Un jour il venait d'entendre Rosélis dire à Zoé, sa négresse :

« J'ai sommeil, je veux mon hamac. »

Il guetta l'instant ou Zoé laisserait l'enfant, pour retourner à ses flâneries habituelles. Il

n'attendit pas longtemps, et vit la négresse s'éloigner.

Les persiennes de la galerie étaient mal fermées, Jupiter put les entr'ouvrir du dehors. Il avança sa tête noire et crépue pour regarder dans l'intérieur de la pièce. Or comme dans les habitations des Antilles les fenêtres, plus indiscrètes que les nôtres, n'ont ni rideaux ni vitres, il put tout à son aise plonger ses regards dans tous les coins de la galerie, s'assurer qu'elle était déserte, et voir distinctement, à travers la gaze de la moustiquaire, la petite Rosélis profondément endormie dans son hamac.

« Seule ! » murmura-t-il.

Les nègres de l'habitation étaient au travail, dans les champs ; ceux qui faisaient le service de la maison dormaient ou flânaient çà et là : rien n'était plus facile à Jupiter que d'accomplir son sinistre projet.

Il sauta par la fenêtre, se glissa comme un serpent jusqu'au hamac et entr'ouvrit la moustiquaire.

Rosélis dormait de ce sommeil paisible et profond de l'enfance. Elle était là, dans son nid, confiante, reposée, blottie comme un oiseau, rose comme une églantine et céleste comme un chérubin. Elle dormait en souriant, comme dorment ces chers petits ignorants qui semblent toujours sourire à la vie, précisément parce qu'ils ne la connaissent pas. Sa bouche était entr'ouverte, et son haleine était si fraîche et si pure qu'il semblait qu'en se penchant sur elle on respirait sa petite âme.

La vue de cette innocente créature eût désarmé l'être le plus féroce ; mais, si le lion de Florence peut rendre l'enfant à sa mère, le nègre qui veut se venger n'abandonne pas sa proie.

Jupiter se pencha sur le hamac, sa tête laineuse effleura presque les boucles blondes de l'enfant, et il ouvrit comme un ours ses grands bras noirs, pour emporter ce trésor de la maison.

Mais, tout à coup, il s'arrêta effrayé ; il venait d'entendre une porte s'ouvrir. Il n'eut que le temps de se glisser sous une table près de la-

quelle il se trouvait et qu'un grand tapis recouvrait.

Une femme entra. C'était Zoé, la négresse, qui venait reprendre son poste auprès de Rosélis.

« Allons, dit Zoé, en s'avançant près du hamac, petit manzé a encore dérangé moustiquaire, pauvre petit visage à li va être piqué par maringouins et moustiques. »

Elle avança ses grosses lèvres, posa un baiser sur le front de Rosélis, sans la réveiller, l'enveloppa soigneusement dans la moustiquaire, puis alla s'asseoir près du hamac.

Jupiter souleva avec précaution un coin du tapis de la table et suivit avidement les moindres mouvements de la négresse.

Zoé commença à coudre, fit quelques points d'un ourlet, puis laissa l'aiguille en l'air, regarda le plafond, rêva au bamboula, au tambour qui accompagne la danse, reprit son aiguille, fit encore quelques points, puis, cette fois, au

lieu de lever la tête, la laissa retomber et commença à s'assoupir.

« Elle va s'endormir, pensa Jupiter, mais c'est égal, le coup est manqué. Si moi enlever petit monde pendant que Zoé sera là, petit monde criera et réveillera Zoé; elle appellera au secours : je serai surpris, arrêté et fourré en prison. »

Par le fait, Zoé s'endormit complètement. Jupiter qui, par prudence, avait renoncé, pour cette fois, à s'emparer de l'enfant, voulut profiter du sommeil de la négresse pour s'échapper. Il allait quitter sa cachette, lorsqu'il entendit crier dans le jardin :

« Zoé ! Zoé ! »

Il se réfugia brusquement sous la table et laissa retomber le tapis.

Zoé se réveilla en sursaut.

« Zoé ! cria de nouveau la négresse qui l'appelait et qui s'avança jusque sous la fenêtre, toi

laisser un petit brin manzé Rosélis et venir causer. Bonne nouvelle, Zoé, bonne nouvelle !

— Quoi donc ? demanda Zoé.

— Nous avoir bamboula une de ces nuits ; missié permettre à toi d'y danser.

— Bamboula ! « s'écria Zoé.

Le bamboula, qui se danse avec accompagnement de tambour et de chansons, est la passion des nègres ; c'est leur danse frénétique et échevelée, si l'on peut se servir de cette dernière expression à propos des négresses, qui n'ont presque pas de cheveux. Elles ont grand soin de tirer tant qu'elles peuvent la laine de leurs négrillonnes, afin de la faire allonger ; mais elles ont beau tirer leurs diablesses par la queue, elles ne réussissent pas à rendre la tresse plus longue.

« Oh ! missié être bien bon ! dit Zoé ; moi venir causer avec toi tout de suite. »

Elle sortit en courant et s'élança dans le jar-

din, en lançant à plein gosier le cri joyeux qui accompagne le bamboula :

« Houlé ! houlé ! houlé ! »

Rosélis fit un mouvement, porta ses deux petites mains à son visage, se frotta les yeux et se réveilla à moitié. Mais ses paupières alourdies se refermèrent un moment après ; elle se retourna dans son hamac et se rendormit.

« Seul ! murmura sourdement Jupiter, avec une joie féroce, seul avec l'enfant endormie. »

Il rampa jusqu'à la fenêtre avec une souplesse animale. Il vit Zoé s'éloigner, puis disparaître avec sa compagne. Il plongea des regards inquiets dans les allées, où il ne vit absolument personne, et pensa que le moment était venu de mettre son projet à exécution.

Il s'élança d'un bond de tigre jusqu'au hamac et enleva l'enfant dans ses bras.

Rosélis se réveilla en sursaut, jeta un cri, puis se rassura en voyant Jupiter.

« Pourquoi me réveiller ? dit-elle.

— Pour amener petite blanche à son père qui donnera à li de belles choses.

— Ah ! » dit l'enfant avec son beau sourire confiant et en se laissant emporter sans résistance.

Jupiter, en serrant contre sa poitrine son léger fardeau, escalada la fenêtre et traversa le jardin avec la promptitude de l'éclair. Rosélis se prit à rire comme une petite folle.

« Ah ! que c'est drôle de courir comme ça, dit-elle, que c'est amusant ! »

Mais Jupiter sortit de l'habitation, et continua sa course effrénée à travers les savanes.

« Où vas-tu donc ? dit Rosélis, qui déjà ne riait plus ; tu devais m'amener à papa, où est-il, papa ? »

Jupiter ne répondait pas, la serrait plus fort et courait toujours.

« Je veux revenir à la maison ! criait Rosélis, je le veux ! »

Et Jupiter courait toujours, et l'enfant, qui commençait à trembler, criait de toute la force de sa petite voix, se débattait et cherchait à se glisser par terre ; mais Jupiter la serrait, l'étouffait et semblait prêt à briser ce pauvre petit corps frêle.

Ils gagnèrent ainsi le bois de la Soufrière.

Quand la pauvre petite se vit sous ces grands arbres, au milieu de ces géants de feuillage, étendant leurs larges branches, comme des bras gigantesques, pour la saisir au passage ; quand elle se vit au milieu de ces taillis, de ces massifs, de ces dômes épais de verdure, qui faisaient la nuit en plein jour, elle s'écria d'une voix dont rien ne pourrait peindre l'épouvante :

« La forêt !... la forêt !

— Oui, la forêt ! » répéta Jupiter, en dardant sur elle des regards farouches.

Ce n'était plus le nègre apprivoisé, c'était le

vrai sauvage, de race africaine, qui ne cherchait plus à cacher sa haine.

Rosélis tremblait d'une telle force que son pauvre petit corps bondissait dans les bras du nègre.

« J'ai peur !... j'ai peur ! criait-elle. Papa !... papa ! »

Dans les grands périls, les enfants crient : Papa, maman, comme nous crions : Mon Dieu ! Ils ne peuvent pas encore se rendre compte de la bonté et de la puissance de Dieu, mais ils connaissent leurs parents, qui sont leurs dieux visibles et leur semblent avoir la puissance infinie.

Sans se laisser attendrir par les cris de l'enfant, Jupiter continua sa course et ne s'arrêta qu'auprès d'un épais taillis, devant lequel s'élevait un acomat gigantesque, tout enlacé de lianes. C'était un des recoins les plus sauvages de la forêt ; Jupiter le scruta du regard et s'assura qu'il ne se trompait pas. Alors ses yeux étincelèrent, prirent une double expression de désespoir et de haine à la pensée de son fils et de M. de Tercel, et il s'écria :

« Enfin !

« Tiens, dit-il à Rosélis, en la jetant au pied de l'acomat, tu voulais t'échapper ; eh bien, sois contente : tu es libre, je te laisse ici.

— Tu me laisses ! s'écria la malheureuse enfant, toute seule dans la forêt !... Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

— Oui, Jupiter va te laisser au pied de cet arbre-là, près de ce taillis, où ton père a tué le pauvre Coco. Jupiter être vengé.

— Tué... répéta Rosélis, qu'est-ce que c'est que ça ?... Je veux revenir près de papa !

— Jamais ! dit Jupiter en la repoussant.

— Je t'en prie ! je t'en prie ! je t'en prie ! » dit l'enfant, dont la voix avait pris des intonations déchirantes.

Et toute frémissante, tout éperdue, toute pâlie et toute glacée par l'épouvante, elle s'accrochait aux mains du nègre.

Mais Jupiter la repoussa brusquement, jeta un dernier regard sur le taillis où son fils était mort, et laissant l'enfant toute seule dans cette forêt, où elle allait mourir de frayeur et de faim, il disparut dans la profondeur du bois, en répétant d'une voix farouche :

« Œil pour œil, dent pour dent, enfant pour enfant ! »

Pendant que la pauvre Rosélis était abandonnée dans la forêt, M. de Tercel, qui venait de donner le coup d'œil du maître aux travaux de ses nègres, dans les champs, rentrait dans la maison, le sourire aux lèvres, en disant d'une voix joyeuse :

« Rosélis ! ma petite Rosélis !

— Manzé Rosélis dormir dans la galerie, répondit la négresse Zoé.

— O la petite paresseuse ! dit M. de Tercel, en entrant dans la galerie. Allons ! allons ! Rosélis, réveille-toi et viens m'embrasser. »

Pas de réponse.

« Mais où donc est-elle? dit-il en cherchant vainement l'enfant dans tous les recoins de la galerie, du salon, des chambres.

— Je suis sûr, se dit-il, que mon petit lutin court dans le jardin. »

Il parcourut toutes les allées, en criant :

« Rosélis ! Rosélis ! »

Mais la petite voix aimée ne répondait pas et l'inquiétude du pauvre père augmentait de minute en minute. Quelquefois un frémissement de feuilles lui remettait l'espoir au cœur et il s'écriait :

« Elle est cachée dans ce bosquet !... Oh ! que j'étais fou de m'alarmer ! »

Et il courait dans le bosquet ; mais, au lieu d'entendre un beau rire d'enfant lui répondre, il n'entendait que le bruit des ailes d'un oiseau qui s'envolait.

Quand il eut exploré tout le jardin, en appe-

L'abandonnée.

lant toujours son enfant, d'une voix de plus en plus effarée, il s'écria avec épouvante :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! elle est donc perdue ! »

Il ne pouvait croire encore à son malheur; il fit venir ses nègres qui, à leur tour, se répandirent dans le jardin, dans tous les coins du logis, dans toute l'étendue de l'habitation, au bord de la rivière, dans les champs, dans les savanes, partout enfin, excepté dans la forêt.

Quand le pauvre père eut la conviction que son enfant adorée était perdue, il resta anéanti, et, après avoir mis une activité dévorante à la chercher, il rentra morne et sans force dans la maison muette, où ne résonnait plus la voix enfantine de Rosélis.

En traversant le salon, il sentit quelque chose sous son pied : c'était le hochet d'argent qui faisait la joie de la chère petite créature. Il le saisit d'une main frémissante, et dans une explosion de douleur le couvrit de larmes et de baisers.

On explora les environs, on fit des recherches dans les habitations voisines : il fut impossible de retrouver la moindre trace de l'enfant.

Le père se disait avec désespoir :

« Est-elle perdue? est-elle morte? »

Tous les nègres étaient persuadés que la petite blanche, qui jouait souvent au bord de l'eau, était tombée dans la rivière qui coulait à quelques pas de la maison.

Mais lorsque le lendemain on vint dire à M. de Tercel que Jupiter avait disparu, une lueur terrible se fit dans son esprit.

« Oh ! le misérable ! se dit-il avec fureur, c'est lui qui, pour se venger, a tué mon enfant! O chère petite créature ! quel martyre t'a-t-il fait subir? Est-ce la rivière qui coule sur ton cher petit corps, ou bien est-ce dans le jardin même, dans nos champs, dans quelque fosse creusée sous mes pas, qu'il a enterré mon trésor? Mais si tu étais si près de moi, mon enfant, si je marchais sur tes restes, pauvre petit

être, il me semble que mon cœur me le dirait !... Oh ! je l'ai deviné, c'est cet odieux nègre qu'il faut accuser ; sa fuite ne me laisse pas de doute. »

Quand un nègre s'échappait ainsi, avant l'émancipation, il partait marron, suivant l'expression d'usage, et il allait se réfugier dans les mornes; maintenant, quand il a commis quelque délit, il part presque toujours pour la Dominique ou pour Sainte-Lucie. Or, quand on dit, aux colonies, que le nègre d'une habitation est parti pour la Dominique, c'est à peu près comme lorsque l'on dit à Paris qu'un banquier est parti pour la Belgique.

Dès que M. de Tercel eut la conviction que Jupiter était coupable, il courut faire sa déposition aux magistrats de La Basse-Terre ; mais leurs agents, influencés par l'opinion des nègres qui prétendaient que l'enfant s'était noyée, la cherchèrent à peine dans les alentours et ne firent de sérieuses recherches qu'au bord de la rivière. Comme personne ne songea au bois de la Soufrière, on ne découvrit aucune trace de la pauvre Rosélis, qui ne fut retrouvée ni vivante ni morte.

Jupiter fut également introuvable.

M. de Tercel écrivit inutilement aux autorités de la Dominique et de Sainte-Lucie, en donnant son signalement : les recherches furent infructueuses et l'on ne put découvrir ni le nègre ni l'enfant.

V

Dix ans s'étaient écoulés depuis le drame de la forêt.

Rosélis n'avait pas reparu, et M. de Tercel n'avait pas oublié la chère petite créature : elle manquait à sa vie, elle restait dans sa pensée ; il croyait toujours la voir toute petite, toute fraîche, toute vivante.

Elle gazouillait dans son âme, elle y riait, elle y pleurait, elle la remplissait enfin. Pour remplir une rue, il faut toute une foule, mais pour remplir un cœur il ne faut quelquefois qu'un seul être, qui souvent encore est bien petit.

Une circonstance fortuite obligea M. de Tercel à quitter momentanément son habitation de la Guadeloupe, pour aller s'installer à la Martinique, dans la ville de Saint-Pierre.

Un oncle de Mme de Tercel, M. Vernand, remarquable par son originalité, sa fortune, son bon cœur et son mauvais caractère, avait été, pendant les premiers temps du mariage de Charly, l'intime et le familier du logis. Il s'était obstiné à rester garçon : il vivait seul, libre, ennuyé, et ne s'épanouissait qu'auprès de sa nièce, qu'il aimait d'une affection toute paternelle. Il quittait souvent la ville de Saint-Pierre, qu'il habitait, pour venir passer un ou deux mois chez le jeune ménage et s'installer dans l'habitation.

Mais, comme ce bon M. Vernand était essentiellement contrariant, exigeant, tracassier, despote, il y eut entre lui et Charly des discussions journalières, de petites guerres, de ces frottements de caractères qui font jaillir des étincelles, comme lorsque l'on frotte deux cailloux l'un contre l'autre. Enfin l'incompatibilité d'humeur fut si grande qu'elle dégénéra en antipathie. Un

jour enfin, l'oncle quitta brusquement l'habitation, en déclarant qu'il n'y reviendrait plus, qu'il recevrait sa nièce avec joie quand elle viendrait le visiter, mais qu'il ne voulait plus revoir Charly.

Mme de Tercel mourut à la naissance de Rosélis ; M. Vernand ressentit une profonde douleur de la mort de sa nièce, et plus d'une fois il chercha et trouva l'occasion d'embrasser la petite fille, sans voir le père. Il aimait Rosélis en souvenir de sa nièce, et il lui semblait que l'enfant continuait la mère.

Deux ans après la naissance de Rosélis, M. Vernand se sentit si profondément ennuyé qu'il partit pour courir le monde : car cet oncle fantaisiste avait l'humeur essentiellement nomade. Il commença sa tournée par la France, et, comme il avait réalisé sa fortune (caprice qui lui coûta un peu cher, car aux Antilles réaliser veut dire diminuer), il plaça tous ses biens en France, en rentes sur l'État, et en confia les titres à un banquier de Paris, qui lui donna des lettres de crédit pour les banquiers des principales villes qu'il comptait visiter.

Comme il errait de pays en pays et que les lettres de ses amis se seraient perdues, il dut nécessairement se résigner à se passer de nouvelles jusqu'au moment où il lui plairait de retourner à la Martinique.

Les années se succédèrent sans qu'on entendît parler de lui ; mais un jour, un notaire de Saint-Pierre écrivit à Charly de Tercel pour lui apprendre que M. Vernand était mort à Alexandrie, et pour le prier de se rendre à son étude, afin de prendre connaissance du testament, qui l'intéressait particulièrement, et que M. Vernand avait laissé entre ses mains en quittant la Martinique.

C'était par une lettre du banquier de Paris, averti par son correspondant d'Alexandrie, que le notaire avait appris ce décès : car M. Vernand, en laissant ses titres au banquier, lui avait naturellement donné l'adresse du notaire de Saint-Pierre qui avait le dépôt de son testament.

Charly se rendit à Saint-Pierre, où le défunt avait eu son dernier domicile et où devait s'ouvrir la succession.

Le premier soin de Charly fut d'aller prendre connaissance du testament, qui n'était pas flatteur pour lui. M. Vernand laissait tous ses biens à Rosélis ; mais il avait pris la précaution d'ajouter que si Rosélis mourait avant lui, toute sa fortune reviendrait à un parent éloigné, dont il ne se souciait guère, ajoutait-il, mais qu'il préférait à Charly de Tercel.

Charly, tout en étant persuadé que sa chère Rosélis n'existait plus, n'en avait pas cependant la preuve évidente ; il crut donc devoir rester à Saint-Pierre et ne pas abandonner précipitamment les intérêts de son enfant : car il se disait que si, par miracle, Rosélis reparaissait, elle pourrait lui reprocher de l'avoir laissé, sans contestation, déposséder de son héritage.

Il habitait Saint-Pierre depuis quelques mois, lorsqu'un matin il vit entrer chez lui un homme mis avec une recherche extrême, touchant un peu à l'originalité.

A sa tournure élégante, à sa taille svelte et dégagée, on devinait un jeune homme ; mais il était difficile, en regardant son visage, de savoir

au juste s'il était jeune ou vieux, beau ou laid : car sa figure était tellement couverte de taches rouges et de boutons qu'elle devenait méconnaissable, sous ce masque de pourpre.

« Ah ! cher, que je suis heureux de vous retrouver ! s'écria ce personnage, avec une expansion bruyante. Dites-moi donc que, vous aussi, vous avez du plaisir à me revoir.

— Je ne demanderais pas mieux, Monsieur, répondit Charly, mais il me faudrait d'abord vous reconnaître.

— Comment ! vous ne reconnaissez pas un de vos meilleurs amis, qui vient du boulevard des Italiens pour vous serrer la main. Il est vrai que j'ai été passablement défiguré : j'ai eu le tort de repousser la moustiquaire, dont j'ignorais l'immense utilité, de sorte que vos moustiques m'ont fort mal accueilli à mon arrivée et m'ont couvert le visage de piqûres et de boutons. C'est très désagréable. Je sais bien qu'à Paris nous avons nos gamins, qui sont assez agaçants ; mais ils ne nous défigurent pas, et je les préfère infiniment à vos moustiques, à vos

maringouins, à vos scorpions, à vos tarentules, qui sont les voyous des Antilles.

— Ah ! j'y suis ! s'écria Charly, c'est vous, mon cher Roland, vous que j'ai connu dans mon voyage en France, et que nous appelions le beau Roland. Il m'a fallu un certain temps, ajouta-t-il en souriant, pour reconnaître votre visage et trouver la fleur à travers les boutons. Comment se portent l'Opéra et les Boulevards ?

— Très bien, je vous remercie.

— Je ne reviens pas de ma surprise, reprit Charly ; comment se fait-il qu'un boulevardier comme vous se soit décidé à faire une semblable traversée ?

— Mais songez donc, mon cher, répondit Roland, qu'un voyage aux Antilles a infiniment de genre. Cela me posera très bien, j'aurai un succès énorme à ma rentrée à Paris. Quand mes amis reviendront de leur villégiature et me diront : — Je reviens de Trouville, — Moi de Dieppe, — Moi, de Nantes, — Moi, d'Interla-

ken, je les regarderai du haut de ma grandeur : à côté de moi, qui leur dirai : — Je reviens de la Martinique, ils auront tous l'air de revenir de Pontoise.

— Je conviens, répondit Charly, avec un sérieux affecté, qu'une pareille raison peut faire affronter les plus dangereuses traversées.

— Mais assurément ! s'écria Roland. Quand j'entendrai à mon cercle et dans nos salons parisiens les touristes vulgaires parler tout bonnement des polletais normands, des paysans bretons, des Suisses, que tout le monde connaît, moi, je serai très fier de leur parler des gens de couleur de toutes les nuances ; de la câpresse couleur d'acajou, qui me fait songer à la commode de ma tante (un bois démodé), puis du griffe d'une teinte plus sombre, qui me rappelle un peu mon armoire de palissandre, etc., etc.

— La câpresse..., le griffe..., dit Charly en souriant, je vois que vous connaissez les termes du pays.

— Merveilleusement, répondit Roland ; je

les ai appris par mon ami le mulâtre... Mais qu'avez-vous donc ? reprit-il, en voyant Charly faire un mouvement nerveux.

— Ce n'est rien, répondit le créole, qui ne pouvait s'empêcher de tressaillir en entendant un blanc dire : « Mon ami le mulâtre. »

— Puis, voyez-vous, reprit Roland, en se posant en homme grave et profond, je suis venu ici pour faire des études de mœurs. Je veux observer la marche du progrès dans le nouveau monde et l'effet de l'abolition de l'esclavage. J'en causais tout à l'heure avec mon ami le mulâtre, auquel je viens de rendre visite, et qui me disait...

— Vous faites des visites à un mulâtre ! s'écria Charly, en l'interrompant brusquement.

— Pourquoi pas ? puisque les gens de couleur, comme vous les appelez, sont devenus vos égaux : ils sont employés dans vos administrations, ils jugent avec vous à la cour d'assises, ils votent avec vous aux élections. C'est du moins ce que m'a dit mon ami le mulâtre. Moi

qui suis dans le progrès, j'ai été vraiment ému de cette touchante égalité.

— Oh ! l'égalité, répondit le créole, existe dans nos lois, mais pas dans nos mœurs. Nous partageons avec les gens de couleur les emplois publics, mais quelles que soient leur fortune et leur position, nous ne leur ouvrons pas nos salons.

— Cependant, reprit Roland en souriant, il y a des alliances entre les deux races : on a vu des rois épouser des bergères, on a vu des blancs...

— Dans nos Antilles, une blanche épouser un noir ! voilà ce que vous ne verrez jamais, dit Charly.

— Ah ! je comprends cela ! s'écria Roland ; il en faut deux pour un blanc.

— Comment ?

— Certainement, puisqu'une blanche vaut deux...

— Pas de mauvaises plaisanteries. Croyez-moi, laissez là votre mulâtre et consultez-moi à l'avenir pour prendre vos notes.

— C'est convenu, répondit Roland en se levant et en lui donnant son adresse. Je vous prends pour guide. A bientôt, cher !

— Vous ne voulez pas accepter le potage de l'amitié ?

— Mille remerciements ; ce sera pour une autre fois : je ferai, à votre table, des études sur les plats et les fruits du pays.

— Vous me permettrez bien au moins, reprit Charly, de vous offrir un bout de nègre ?

— Hein ! s'écria Roland, tout ahuri, un bout de nègre ! mais je ne suis pas anthropophage... O féroces colons ! vous mangez du nègre ?

— Rassurez-vous, cher boulevardier, répondit Charly en riant, nous ne mangeons pas le bout de nègre, mais nous le fumons : permettez-moi de l'allumer pour vous l'offrir. »

Il lui présenta le bout de nègre, qui n'est autre chose qu'un mince et long cigare.

« Ah ! c'est charmant ! s'écria Roland, qui s'empressa de le mettre à ses lèvres. Il est certain que tous nos cigares sont de petits négrillons. A mon retour, je débaptise les londrès et les panatellas, et je les appelle des bouts de nègre. »

VI

Quelques jours après, Charly de Tercel, qui servait de cicerone à Roland et lui faisait connaître les promenades les plus pittoresques de Saint-Pierre, errait avec lui dans les allées du Jardin des plantes.

« Mais, je ne me trompe pas, s'écria Roland, c'est bien la charmante Mme de Beaumanguier que j'aperçois là-bas. »

Il désignait une jeune femme assise sur une chaise, à l'ombre d'un tamarin.

« Je croyais, dit Charly, que vous ne connaissiez personne à Saint-Pierre.

— Mais songez donc, mon ami, que je suis arrivé depuis quinze jours ; j'ai eu le temps de faire beaucoup de connaissances. N'est-ce pas que cette jeune veuve est étourdissante ? Mais une chose m'étonne : quoique créole, elle est d'une blancheur !...

— Comment, quoique créole ! s'écria Charly en bondissant. Est-ce que vous supposez, par hasard, que nos créoles ne sont pas blanches ? Mais d'où revenez-vous donc ?

— Je reviens des Bouffes-Parisiens, où j'ai vu *la Créole* représentée par Judic, qui s'était fait une jolie petite mine basanée.

— Une créole couleur de mulâtresse ! s'écria Charly en fureur.

— Elle était charmante, continua Roland, et chantait d'une manière ravissante :

Ah ! moi t'aimer,
Moi jamais te quitter.
Toi, c'est candelle,
Moi, c'est lozeau.

— Une chanson de négresse ! dit le créole exaspéré, et qui peut faire le pendant de la fameuse chanson des nègres :

Pauve pitit manzé zizi !

— Mais, reprit Roland, puisque je vous dis que la créole des Bouffes...

— Permettez-moi de vous répondre, dit Charly, que les Bouffes ne sont pas précisément une forêt vierge d'Amérique. Donnez-vous donc la peine de relire l'histoire ; vous verrez que les créoles de nos colonies sont les descendants des Français qui sont venus s'établir à la Guadeloupe, à la Martinique, et même à Saint-Domingue, d'où la révolte et le massacre les ont fait disparaître. Les nègres sont de race africaine ; nous avons aussi, parmi nos travailleurs, des Indiens cuivrés, que nous appelons coulis ; les mulâtres et les gens de couleur sont nés des alliances des blancs avec des négresses ou des mulâtresses. Il est vrai que les nègres nés aux colonies s'appellent nègres créoles, mais le mot *créole* seul ne désigne

absolument que les blancs, qui sont, croyez-le bien, dans nos Antilles, tout aussi blancs que vos Parisiens, et sont par le fait des Français d'Amérique. Ne pas reconnaître cela serait manquer de patriotisme et vouloir renier nos conquêtes.

— Là ! là ! calmez-vous, mon cher, dit Roland, et venez avec moi, je vous présenterai à la belle créole.

— Volontiers, dit Charly.

— Mais, reprit Roland, croyez-vous que les piqûres de vos damnés moustiques soient suffisamment effacées pour que j'ose me montrer ?

— Vous êtes charmant. »

Ils s'avancèrent vers Mme de Beaumanguier, et quand Roland eut fait un élégant salut, très bien réussi, il dit à la jeune veuve :

« Permettez-moi, Madame, de vous présenter un de mes meilleurs amis, M. Charly de Tercel,

créole de la Guadeloupe, qui vient passer quelque temps à la Martinique. »

Charly la salua cérémonieusement; la créole s'inclina légèrement, sans trop se fatiguer, sans trop se déranger, et répondit quelques mots gracieux, d'une voix nonchalante et avec ce petit grasseyement du terroir qui ne manque pas de charme.

Roland lui demanda la permission de prendre place à côté d'elle, et la conversation s'engagea. Pendant que Roland causait en déployant toutes ses grâces, Charly, qui était assis près de lui, faisait ses observations et admirait la belle veuve.

Mme de Beaumanguier avait trente-deux ans. Ses magnifiques cheveux, d'un beau noir, à reflets bleuâtres, faisaient ressortir la blancheur mate de son teint. Son regard était tour à tour une caresse, une étincelle, un éclair, selon ses impressions. Ses pieds et ses mains étaient, pour ainsi dire, imperceptibles; sa taille était admirable de souplesse; elle ne se disait pas : « Tenons-nous droite! » Elle était

gracieuse sans raideur et sans prétention, car, dans nos colonies, on ne connaît pas les poupées. Elle avait enfin au suprême degré ce charme indéfinissable qui caractérise les créoles : aux Antilles les fleurs n'ont pas de parfum, les oiseaux n'ont pas de chant, mais les femmes ont de la grâce.

Tout à coup une jeune fille, presqu'une enfant, qui était à quelque distance, accourut comme une petite folle.

Elle tenait à la main son chapeau, qui venait de tomber, et une course étourdie avait un peu dérangé ses beaux cheveux blonds, car toutes les créoles n'ont pas invariablement les cheveux noirs ou bruns, quelques-unes sont de charmantes blondes. Sa figure fine et mobile s'éclairait d'un sourire rayonnant ; elle s'arrêta devant Mme de Beaumanguier et s'écria triomphalement :

« Enfin, maman, je l'ai trouvé ! »

En disant cela, elle montrait un collier de corail, qui s'était détaché et était tombé à l'autre bout de l'allée.

Elle resta un peu confuse en voyant que sa mère n'était pas seule, et fit aux deux cavaliers un petit salut un peu timide, sans être trop effarouché.

« Allons, viens te reposer, Isilda, dit Mme de Beaumanguier, en la faisant asseoir à ses côtés et en rattachant le collier.

— En vérité, Madame, dit Charly, vous êtes bien heureuse d'être la mère d'une aussi charmante enfant !

— Aussi je vous jure, répondit Mme de Beaumanguier, qu'elle est bien aimée et bien gâtée, cette petite folle que vous voyez là. »

On reprit la conversation. M. de Tercel parlait peu, il laissait causer Roland, regardait la jeune fille, réfléchissait, rêvait et se disait tout bas :

« Quel âge peut avoir cette belle enfant-là ?... Treize ans peut-être, tout au plus. Si ma pauvre Rosélis vivait, elle aurait cet âge-là... Comment serait-elle, ma Rosélis ? ressemblerait-elle à cette

ravissante enfant, aurait-elle ses beaux cheveux blonds? Quand je l'ai perdue, et qu'elle n'avait pas encore trois ans, elle avait la plus jolie tête blonde!... Il est vrai que cela ne prouve rien ; le temps aime à changer les couleurs : il brunit les cheveux des enfants, comme il blanchit ceux des vieillards. Je voudrais bien savoir si elle aurait ces yeux d'une couleur chatoyante, qui semble tantôt bleuâtre, tantôt brune, et donne au regard tant de vivacité mutine... C'est probable, car cette chère enfant était un vrai lutin... Mais, mon Dieu, que je suis fou! se dit-il, en s'essuyant les yeux à la dérobée, voilà que je me mets à bâtir des châteaux en Espagne sur le visage de cette jeune fille! »

Bientôt Roland se leva, au grand regret de Charly, qui fut forcé d'interrompre ses rêveries. Mme de Beaumanguier avait déjà parlé une ou deux fois de se retirer, et les deux amis, n'osant la retarder, prirent congé d'elle et s'éloignèrent ensemble.

Roland ne tarissait pas d'éloges sur la beauté et l'esprit des femmes créoles, que dans son enthousiasme il comparait tantôt à des astres,

tantôt à ces mouches luisantes qui éclairent la savane, comme le gaz, disait-il, éclaire la place de l'Opéra.

Mais Charly ne l'écoutait pas et disait, en répondant à sa pensée :

« Quelle ravissante enfant !

— Hein ? quelle enfant ?... Ah ! la fillette.

— Aussi comme sa mère a l'air de l'aimer ! continua Charly.

— Elle n'a pas de mère, dit Roland.

— Comment ! s'écria Charly, mais Mme de Beaumanguier ?...

— N'est que sa mère adoptive.

— Ah ! la pauvre enfant... déjà orpheline, si jeune !... Quel peut être son âge ?

— Elle n'a pas d'âge.

— Ah ! si vous parlez par énigme ! Quel est son nom de famille ?

— Elle n'a pas de nom.

— Comment ! elle n'a pas de nom ?

— Ah ! si fait, elle en a un.

— Lequel ?

— C'est l'enfant du bois de la Soufrière.

— Oh ! je vous en supplie, s'écria Charly, expliquez-vous, parlez !... Il y a dans tout ceci une histoire mystérieuse, que vous devez savoir et que vous allez me raconter.

— Mais, mon Dieu ! cher ami, je n'en sais pas davantage, si ce n'est que Mme de Beaumanguier a trouvé cette enfant dans le bois de la Soufrière, et que ce sera assez original à raconter à Paris, quand je retournerai à mon cercle.

— Roland ! dit Charly, en lui prenant la main.

— Ah ! faites attention, mon ami, répondit Roland, vous serrez trop fort ; vous me faites mal.

— Voulez-vous me rendre un service? continua Charly.

— De tout mon cœur.

— Conduisez-moi dès demain chez Mme de Beaumanguier.

— Je ne demande pas mieux. Mais pourquoi cette émotion?... Je ne vous comprends pas.

— Eh! je me comprends à peine moi-même! Dans mon voyage en France, je vous ai raconté l'histoire de ma fille chérie, Rosélis, une enfant qui n'avait pas encore trois ans et qui a disparu tout à coup; il y a dix ans de cela. Il est probable, hélas! que ma pauvre petite Rosélis est morte; mais le mystère qui entoure cette jeune fille que je viens de voir, son âge qui doit être à peu près celui que ma Rosélis aurait maintenant, tout cela me donne je ne sais quel vague espoir... C'est de la folie, de l'illusion, mais enfin je ne risque rien de voir Mme de Beaumanguier, de la faire parler adroitement, sans éveiller ses soupçons : elle aime tant cette enfant qu'elle doit craindre tout ce qui voudrait

l'en séparer et viendrait revendiquer des droits sur ce trésor de la maison. Présentez-moi donc à la belle veuve comme un simple visiteur qui désire avoir l'honneur d'être admis chez elle ; puis, après les premières formules de politesse, faites-moi un plaisir !

— Lequel ?

— Celui de vous en aller, sous le premier prétexte venu, et de nous laisser seuls. »

Le lendemain, comme ils en étaient convenus, Roland alla prendre M. de Tercel et le conduisit chez Mme de Beaumanguier.

On les fit entrer dans un petit salon, où la créole était nonchalamment assise dans un de ces grands fauteuils à bascule que les créoles affectionnent et qui favorisent leur gracieuse paresse : elles peuvent tout le jour s'y balancer, s'y bercer et se consoler d'avoir quitté leur lit. Elle était enveloppée d'une longue robe de chambre flottante, qui porte le nom de *gaule,* et qu'elle gardait une partie de la journée, pour se dispenser de la raideur et de la gêne d'une toilette ajustée.

Selon le programme arrêté avec M. de Tercel, Roland ne prit que le temps de dire : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai présenté. »

Mme de Beaumanguier, qui avait déjà remarqué la veille la distinction parfaite, l'élégance et le ton exquis de Charly, accueillit ce nouveau visiteur avec un charmant sourire.

Roland lança quelques compliments comme par un train de grande vitesse, puis se leva en disant :

« Je vous demande mille pardons, Madame, de me priver si vite du bonheur d'être auprès de vous, mais il faut que j'aille travailler.

— Travailler ! dit la créole, avec son fin sourire ; je croyais que vous flâniez toute la journée ?

— Mais, Madame, s'écria Roland, pour moi, flâner c'est travailler, la promenade est le travail du voyageur. Ne faut-il pas que je voie tout, que j'observe tout à Saint-Pierre? Mes pieds travaillent sans cesse dans la Grande-Rue, la rue de la Madeleine, la rue du Bord-de-Mer,

la place Bertin, la plage, le morne d'Orange, la savane des Pères-Blancs. Mes yeux ne sont pas moins occupés ; ils s'ouvrent démesurément : ils sont comme des reporters et cherchent autour de moi tout ce qui leur semble pittoresque et capable de me fournir des notes pour mon calepin. Excusez donc, Madame, ce pauvre voyageur condamné à la promenade forcée. »

Il sortit et laissa Charly de Tercel seul avec Onélie de Beaumanguier.

VII

« Oh! ces Parisiens! dit la créole, ils ne se reposent jamais! Cela me fatigue rien que d'y penser.

— D'autant plus, dit Charly, en s'essuyant le front, qu'il fait une chaleur accablante. »

On parla de la température, de l'ardent soleil; mais ce beau soleil, qui réchauffe toute la nature, glace la conversation. Le dialogue languissait, M. de Tercel n'osait pas parler de la jeune fille, précisément parce qu'il en brûlait d'envie et ne voulait pas laisser deviner sa pensée. Pour arriver naturellement à son sujet,

il ne trouva d'autre moyen que de lancer cette phrase banale, mais palpitante d'intérêt pour lui :

« Comment se porte mademoiselle votre fille ?

— Mais à ravir, Dieu merci ! répondit Onélie. Je ne sais ce que je deviendrais si jamais elle était malade : sa santé c'est la mienne, et si elle avait la fièvre, je me tâterais le pouls.

— Du reste, reprit Charly, elle est fraîche et charmante... comme sa mère ; mais ce n'est pas cependant le même genre de beauté... Elle ne vous ressemble pas.

— C'est tout simple, répondit Onélie, ce n'est pas ma fille.

— En vérité ! dit Charly, en feignant l'étonnement.

— Mais votre ami a dû vous le dire ?

— Mon Dieu, non... J'ignorais...

— C'est cependant bien connu de tout mon

cercle. Je le lui ai dit à elle-même, je n'ai pas cru devoir lui en faire mystère, et cette chère enfant ne m'en aime pas moins pour cela : c'est moi qui l'ai élevée, elle ne connaît que moi, je suis sa véritable mère.

— Alors, demanda Charly, ses parents n'existent plus?

— Je ne sais, répondit Onélie, je ne les connais pas. Peut-être sont-ils morts; je n'ose pas dire que je l'espère, mais ce qui est certain, et bien naturel, c'est que je voudrais ne jamais les retrouver. Cela se comprend, n'est-ce pas, Monsieur, et à ma place vous penseriez comme moi?

— Assurément, répondit M. de Tercel, qui crut devoir redoubler de prudence et agir avec Mme de Beaumanguier comme avec une partie adverse. Vous ne voulez pas qu'on vienne réclamer cette jeune fille à laquelle vous servez de mère depuis son enfance... Car elle était sans doute bien enfant quand vous l'avez recueillie?

— Je le crois bien! elle avait à peine trois ans.

— Trois ans! s'écria M. de Tercel, qui n'avait garde d'oublier que sa chère petite Rosélis allait bientôt avoir trois ans, au moment de sa disparition. »

Il était si ému, si troublé, qu'Onélie s'en aperçut et lui dit :

« Mais qu'avez-vous donc, Monsieur?... Vous souffrez peut-être de cette affreuse chaleur?

— Un peu, Madame, s'empressa-t-il de répondre ; je suis venu ici en plein soleil ; on pouvait bien le braver pour avoir le plaisir de vous voir... Ah! cette belle enfant n'avait pas trois ans quand vous en avez fait votre fille... Il y a si longtemps qu'elle est près de vous! Car enfin, c'est une jeune fille maintenant ; elle me fait l'effet d'avoir... à peu près...

— Elle doit avoir treize ans, Monsieur, reprit Onélie, car il y a eu dix ans le 16 mai que je l'ai trouvée dans le bois de la Soufrière. Comme le temps passe, mon Dieu! »

M. de Tercel étouffa un cri, car il avait perdu

sa chère petite Rosélis précisément à la même date et depuis le même nombre d'années.

Il fit des efforts surhumains pour cacher son émotion. Il était sur la voie; son espoir grandissait, son cœur s'illuminait, mais il fallait à tout prix connaître la suite de l'histoire. Il tâcha d'affermir sa voix et reprit avec le sourire sur les lèvres :

« Vous avez raison, Madame, ce malheureux temps passe bien vite et fait bien rapidement vieillir les hommes et grandir les enfants... Mais savez-vous bien que tout ce que vous me dites là est excessivement curieux! Un enfant trouvé dans un bois... Cela pourrait servir de pendant au berceau de Moïse, sur le Nil.

— Oh! c'est tout un drame, dit Onélie.

— Vraiment? dit Charly, avec un tremblement dans la voix, dont Onélie ne s'aperçut pas. Et serait-il indiscret de vous demander?...

— Oh! nullement, répondit Onélie, mais je ne voudrais pas abuser de votre attention.

— N'ayez pas cette crainte, Madame, je vous en conjure. »

Et il usa de toute la force de sa volonté pour prendre cet air d'intérêt banal et poli avec lequel on se prépare à écouter un récit qui vous est personnellement indifférent.

« Eh bien, dit Onélie, j'étais allée, il y a dix ans, à la Guadeloupe, voir une de mes amies, qui habite La Basse-Terre. Elle voulut me faire connaître les curiosités des environs : les bains jaunes, dont les eaux jaunâtres n'effrayent pas les baigneurs, et surtout le volcan de la Soufrière. Nous voulions écrire nos noms sur ce fameux rocher qu'on admire au sommet, et où tout le monde met sa signature, excepté Dieu qui a fait le rocher.

« Or, pour arriver au volcan, nous traversions le bois de la Soufrière. Nous passions avec peine au milieu de ces taillis et de ces arbres immenses, dont les branches semblaient vouloir nous barrer le chemin. Le sol était traversé par des lianes traînantes qui obstruaient le sentier, et que nos nègres écartaient ou coupaient avec

leurs coutelas. Le bois était sombre, presque sinistre, et plein d'un silence imposant qui nous eût effrayés, si nous n'avions pas été nombreux. Nous admirions sans parler. Les hommes marchaient silencieusement, et les femmes étaient portées dans des hamacs attachés à de solides bambous, que des nègres appuyaient sur leurs épaules.

« Tout à coup, au milieu de ce silence du bois, j'entendis un cri aigu, un cri d'enfant, déchirant, désespéré, un de ces cris qui vous entrent au plus profond du cœur. Je m'élançai hors de mon hamac et je courus de toute ma vitesse vers l'endroit d'où partaient ces plaintes. Je ne voyais rien encore, mais j'entendais la voix de plus en plus distinctement. Enfin, à travers les branches, je distinguai une robe blanche ; un petit être bondit jusqu'à moi, avec un cri de joie, cette fois ; deux petites mains s'accrochèrent à ma robe avec une force qu'on n'aurait jamais pu leur supposer. J'enlevai l'enfant dans mes bras, et dans son bonheur, elle me donna un baiser qui tenait du délire, qui m'a mordu la joue, qui l'a mouillée de larmes, mais qui m'a si bien dit : « Merci! » Ah! tenez, je crois

encore le sentir sur mes lèvres, parce qu'il m'est resté dans le cœur!... Mais on dirait que vous pleurez, Monsieur.

— Comment voulez-vous, dit Charly, en s'essuyant les yeux, qu'on ne s'intéresse pas à cette pauvre petite créature ?

— Oh ! vous êtes bon ! dit-elle.

— Mais continuez, je vous en supplie, dit Charly, qui l'écoutait haletant.

— A cette époque, reprit Onélie, j'étais déjà veuve depuis deux ans. Je n'avais pas d'enfant, et vous savez, dans la vie, il faut quelque chose à aimer ; il faut au moins avoir un petit enfant à tenir dans ses bras, quand on n'a plus le bras d'un mari pour s'y appuyer. J'adoptai ce charmant bébé, que je ramenai chez moi, comme un petit oiseau pris dans la forêt. Quand je dis « j'adoptai », ce ne fut pas une adoption légale ; malheureusement, je n'étais pas assez vieille pour cela ; je dis « malheureusement », mais je n'en étais pas fâchée, ajouta-t-elle, avec un sourire de coquetterie : car je n'avais que vingt-

deux ans, et la loi exige la cinquantaine pour l'adoption.

— C'est vous qui l'avez sauvée! s'écria M. de Tercel...

— Oh! que je vous remercie, Monsieur, dit Onélie, de m'avoir écoutée avec tant de cœur!

— Mais, dit-il, en attendant sa réponse avec anxiété, vous avez dû l'interroger, cette pauvre petite créature, elle a pu vous dire le nom de ses parents?

— Mais songez donc, Monsieur, qu'elle ne devait même pas avoir trois ans! Elle criait : « Papa! papa! » Et quand nous lui demandions : Comment se nomme-t-il, ton papa? elle répondait : C'est papa. Nous réussissions quelquefois à obtenir un de ces petits noms abrégés, fantaisistes, que donnent les enfants, et qui ne nous apprenait rien.

— Et, demanda M. de Tercel, elle n'appelait pas sa mère?

— Non, jamais.

— Ah! » s'écria-t-il.

Il voyait peu à peu la clarté se faire. Rosélis, qui n'avait pas connu sa mère, ne pouvait aimer et appeler que lui seul.

« Mais, reprit-il tout palpitant, elle a dû vous dire au moins son nom de baptême?

— Oui, elle nous a dit : Je m'appelle Lili. »

Charly faillit bondir sur sa chaise; Lili, c'était le petit nom qu'il donnait toujours à Rosélis, à son enfant adorée.

« Vous comprenez que ce n'est pas là un nom, continua Onélie en souriant; je n'ai pas cru devoir le lui conserver. Je l'appelle Isilda, un joli nom, n'est-ce pas, Monsieur?

— Oui, sans doute, charmant... Mais vous avez dû faire des recherches pour découvrir les parents de cette enfant? Vous avez probablement écrit aux magistrats de La Basse-Terre que vous veniez de trouver une enfant abandonnée dans le bois de la Soufrière?

— Oh ! répondit la créole, l'idée de ces démarches officielles ne nous vient guère, à nous autres femmes. Je n'aurais su d'ailleurs comment m'y prendre... Puis j'avais tant de regrets de ne pas avoir d'enfant !... Il me semblait que la Providence m'envoyait ce charmant bébé, et que je devais le garder. Cependant, pour l'acquit de ma conscience, j'écrivis à mon amie de La Basse-Terre, en la priant de faire quelques recherches ; les fit-elle mollement? devina-t-elle combien je désirais qu'elle ne réussît pas?... je ne sais ; toujours est-il qu'elle me répondit, au bout de quelques jours, qu'elle n'avait pu rien découvrir.

— Mais, reprit Charly, soupçonnez-vous par quel hasard ou par quel crime cette pauvre petite créature fut ainsi abandonnée dans la forêt ?

— Oh ! quant à cela, nous l'avons deviné : c'était assurément par un nègre.

— Par un nègre ! s'écria Charly, qui pensa tout de suite à Jupiter.

— Quand nous la questionnions, continua

Onélie, elle ne nous répondait que par ces mots : « C'est le méchant ! le méchant ! » Elle était câline avec moi, elle m'embrassait, me caressait; mais quand un nègre voulait la prendre dans ses bras, elle se débattait de toutes ses forces. « Le méchant était donc un noir? lui disais-je. — Oui ! oui !... » criait-elle. Et sans pouvoir même, dans sa terreur, répondre à mes questions, elle semblait prête à avoir des convulsions.

— Ah ! tout s'explique, » s'écria Charly, sans que Mme de Beaumanguier comprît le sens de ces paroles.

Tout devenait pour lui clair et précis; une lueur éclatante se faisait dans son esprit : ce nègre que l'enfant appelait le méchant, c'était Jupiter, qui avait disparu en même temps que Rosélis. Déjà tous les soupçons de M. de Tercel s'étaient portés sur lui ; il l'avait accusé d'avoir tué Rosélis, mais sans savoir par quel genre de mort ; il devinait tout maintenant : Jupiter avait voulu venger la mort de son fils, tué dans le bois de la Soufrière, et avait emporté la pauvre Rosélis dans ce même bois fatal, pour l'y laisser mourir de faim.

Toutes les circonstances du récit d'Onélie se rapportaient à Rosélis d'une manière tellement identique, qu'il était impossible de conserver un doute.

M. de Tercel était tout ébloui par la joie, quand la porte du salon s'ouvrit brusquement ; une radieuse jeune fille entra étourdiment dans le salon et dit à Mme de Beaumanguier :

« Mère, j'ai fini tous mes devoirs, j'ai étudié mon piano ; je puis me reposer maintenant, n'est-ce pas ?

— Eh bien, Isilda, dit Mme de Beaumanguier, tu ne vois pas Monsieur ?

— Ah ! c'est Monsieur que nous avons rencontré hier, » dit Isilda, en se retournant vers M. de Tercel, et en lui faisant un gracieux sourire et une belle révérence.

Il ne lui répondait pas, il n'en avait pas la force ; il la regardait... la regardait... il admirait cette belle jeune fille qu'il ne connaissait que de la veille et qui cependant était son en-

fant. C'était là cette toute petite créature, qu'il avait perdue de vue pendant la transformation, et qu'il retrouvait tout à coup éclatante et épanouie.

« C'est donc là ma fille ! se disait-il tout bas. Je retrouve en l'examinant une vague ressemblance avec sa mère : ce ne sont pas précisément les mêmes traits, mais c'est la même expression... On l'aime rien qu'en la regardant... je ne l'aurais pas encore rêvée aussi jolie. »

Isilda restait en face de lui dans un étonnement inexprimable ; tantôt baissant les yeux devant ce regard enthousiaste, tantôt les relevant et les fixant sur M. de Tercel avec stupéfaction.

« Maman ! dit-elle enfin, tout émue, quel est donc ce monsieur qui me regarde avec des larmes dans les yeux ?

— Ce monsieur, mon enfant, s'écria M. de Tercel, en s'élançant vers elle et en la pressant dans ses bras, ce monsieur, c'est ton père ! »

Deux grands cris lui répondirent.

Mme de Beaumanguier se leva éperdue, et, repoussant M. de Tercel, entoura de ses bras sa fille chérie.

Isilda, toute palpitante d'émotion, le cœur bondissant, avait l'esprit tellement troublé qu'elle pouvait à peine se rendre compte de ses impressions. Elle était toute tremblante et ouvrait ses yeux de toute leur grandeur pour regarder ce monsieur qui disait :

« Je suis ton père ! »

« Rosélis ! ma Rosélis ! s'écria M. de Tercel, c'est donc bien toi !... tu es là et je ne rêve pas !... C'est toi que je croyais morte, toi qui me reviens comme de l'éternité !... Oh ! Dieu est bon !... Mais voyons, mon enfant, parle-moi ; dis-moi que, toi aussi, tu es heureuse de me retrouver !

— Oh ! oui, Monsieur, répondit la jeune fille tout émue.

— Monsieur ?... tu ne dis pas mon père !

— Oui... mon père... Mais c'est que je ne

suis pas habituée à ce mot-là... Il sonne bien dans le cœur pourtant, et je me suis dit souvent que ce serait une grande joie pour moi de retrouver mon père.

— Ah ! s'écria M. de Tercel avec ravissement.

— Mais voyez-vous, Monsieur, reprit Isilda, il faut que je vous connaisse, que je prenne le temps de vous aimer. »

Mme de Beaumanguier, pâle, tremblante, regardait M. de Tercel d'un air sombre et défiant.

« Monsieur, lui dit-elle enfin, il ne suffit pas de dire que vous êtes son père, il faut m'expliquer...

— Oh ! sur-le-champ, Madame. Écoutez-moi et vous ne douterez plus. »

Il raconta l'histoire de la disparition de Rosélis. Mme de Beaumanguier écoutait toute frémissante. On aurait pu suivre les phases du récit par les frissons de son corps, par les éclairs

de ses yeux. Chaque fois qu'un fait palpitant semblait prouver qu'Isilda et Rosélis ne faisaient qu'une seule personne, on la voyait tressaillir, ses lèvres tremblaient et son visage devenait d'une pâleur mortelle.

Isilda, au contraire, écoutait avec une joie radieuse. M. de Tercel, en parlant, s'était emparé d'une de ses mains. Tout aussitôt, Mme de Beaumanguier avait saisi l'autre : chacun d'eux tenait ainsi la main de la jeune fille, l'un comme pour prendre possession de son trésor, l'autre comme pour le retenir.

« Eh bien, Madame, dit M. de Tercel à Onélie, dès qu'il eut terminé son récit, vous voyez que le doute est impossible et que je suis son père.

— Oh ! oui... mon père !... reprit Isilda... Comme c'est bon à dire, ce mot-là !

— Et la conclusion de tout ceci, dit Mme de Beaumanguier, les dents serrées et en étouffant ses sanglots, c'est que vous venez réclamer votre enfant, n'est-ce pas ?

— Assurément, mais après vous avoir rendu toutes mes actions de grâces, après vous avoir dit que sans vous elle serait morte et que vous avez été sa providence.

— Ne parlons pas de cela, reprit Mme de Beaumanguier, en l'interrompant brusquement. Ainsi, vous voulez...

— Reprendre mon bien, que vous m'avez si soigneusement gardé, emmener ma fille.

— Ah ! s'écria Isilda, avec une émotion inexprimable.

— Et vous croyez, dit Mme de Beaumanguier, qu'elle consentira à vous suivre ?

— Mais il est impossible d'en douter, reprit Charly ; la voix du sang n'est pas un vain mot. Quand un enfant a eu le malheur immense d'avoir à peine connu son père et qu'il le retrouve au bout de longues années, il le suivrait jusqu'au bout du monde.

— Oui, cela se fait dans les mélodrames, ré-

pondit Mme de Beaumanguier, un étranger survient et s'écrie : « Ma fille ! » L'enfant dit : « Mon père ! » et tous les deux s'en vont ensemble, comme s'ils s'étaient toujours connus. Il n'en est pas ainsi dans la vie. Voyons, parle, Isilda ; veux-tu me quitter ?

— Oh ! jamais, jamais, mère chérie ! s'écria Isilda, en lui sautant au cou.

— J'en étais sûre ! dit Mme de Beaumanguier triomphante.

— Tu ne veux pas me suivre ? s'écria M. de Tercel.

— Mais vous ne songez pas, répondit la jeune fille, que j'ai été élevée ici... Et vous voulez que je quitte tout à coup ce logis adoré, pour aller dans une maison étrangère ?

— Une maison étrangère ! dit M. de Tercel avec amertume, celle de ton père !

— Mais celle-ci c'est la maison de ma mère, de la seule mère que je connaisse : c'est elle

que je vois depuis que je me sens exister; c'est elle qui me protège, qui m'embrasse et qui m'idolâtre autant que je l'adore.

— Chère enfant! s'écria Mme de Beaumanguier, en la couvrant de baisers.

— Mais moi!... moi!... s'écria M. de Tercel désespéré, je ne suis donc rien pour toi?

— Vous, répondit Isilda, je vous vois aujourd'hui pour la seconde fois. Hier encore, vous n'étiez pour moi que le monsieur que nous avions rencontré à la promenade; aujourd'hui, j'apprends tout à coup que vous êtes mon père... C'est une joie inespérée, une surprise et un bonheur plus grands que je ne puis vous l'exprimer... Je sens que je vous aimerai... Oh! oui, je le sens... mais enfin la tendresse ne peut pas pousser dans le cœur en un jour avec autant de sève et de force que lorsqu'elle a mis dix ans pour cela.

— C'est vrai, répondit M. de Tercel, mais c'est cruel! Je compte sur vous, Madame, dit-il à Onélie. Vous qui lui avez sauvé la vie, vous

me la rendrez une seconde fois en lui apprenant à m'aimer : quand je saurai que vous y avez réussi, je viendrai la chercher.

— Et qui vous dit que je vous la rendrai ? répondit Mme de Beaumanguier.

— Comment ! s'écria M. de Tercel, au comble de la surprise ; mais vous n'avez pas le droit de me la refuser.

— Peut-être... Rien ne me prouve que ce soit bien là votre enfant et que vous ne soyez pas un imposteur.

— Madame ! s'écria M. de Tercel indigné.

— Ah ! mon Dieu ! dit la jeune fille, en s'éloignant de lui et en se rapprochant de sa mère adoptive.

— Vous m'avez fait parler avec une adresse infernale, continua Mme de Beaumanguier ; vous vous êtes emparé de toutes les circonstances de mon récit, pour les expliquer à votre gré. Je me souviens maintenant d'avoir entendu

parler d'un M. de Tercel, qui a tout intérêt à prouver l'existence de sa fille, à laquelle on vient de laisser un riche héritage, auquel le père n'a aucun droit... Oh ! les souvenirs me reviennent... Ce M. de Tercel, c'est vous : car c'est sous ce nom que votre ami vous a présenté. On dit que votre fille a disparu et doit être morte ; mais si vous découvrez une jeune fille qu'il vous soit possible de faire passer pour celle que vous avez perdue, elle sera nécessairement mise en possession de l'héritage et vous pourrez en jouir avec elle.

— Vous m'outragez, Madame ! s'écria M. de Tercel. Non seulement l'enfant que je réclame est bien à moi, mais ces misérables questions d'intérêt n'entrent pour rien dans mon bonheur de retrouver ma fille : je suis de ceux qui vivent par le cœur plus que par le portefeuille. L'injure que vous me faites en me traitant d'imposteur ne me permet plus de ménagements. Madame, de par la loi, je vous somme de me rendre ma fille.

— Je le ferai, Monsieur, quand la loi m'y obligera, mais jusque-là, je la garde.

— Eh bien, Madame, puisqu'il vous faut un procès, dès demain vous recevrez la sommation de me rendre mon enfant. »

M. de Tercel, avant de partir, fit un mouvement pour serrer sa fille dans ses bras; mais la jeune fille, qui ne savait plus que penser, se recula avec effroi, comme s'il voulait l'entraîner, et le pauvre père sortit le désespoir dans l'âme.

VIII

A partir de ce moment, une guerre à outrance fut déclarée entre les deux adversaires. Après quelques premières formalités, qui restèrent sans effet et n'aboutirent qu'à des refus obstinés de Mme de Beaumanguier, M. de Tercel envoya à la jeune veuve le commandement par huissier de lui restituer son enfant.

Onélie s'empressa de refuser le trésor demandé : le pauvre père furieux, désespéré, alla trouver son avoué et lui dit, tout frémissant de colère, d'entamer le procès, sans perdre un instant. L'avoué qui, selon l'usage de nos Antilles, était en même temps avocat, s'empressa de

mettre ses deux professions à la disposition de son client. Avant de semer sur l'affaire les fleurs de rhétorique de l'avocat, il commença, comme avoué, à faire grossoyer la requête, qui était pour lui une chose importante. Une requête grossoyée est un poème d'avoué, écrit sur papier timbré ; c'est une œuvre de génie... commercial, plus lucrative que les plus belles poésies : la rime riche laisse le poète pauvre, mais l'écriture grossoyée grossit le trésor de l'avoué. Cette merveilleuse écriture, en atteignant son plus haut degré de croissance, multiplie les lignes payantes, qui deviennent plus nombreuses et plus dorées que les étoiles du ciel.

La requête fut rédigée, le procès suivit sa marche, et au bout de quelque temps le jour de l'audience fut enfin fixé. Charly de Tercel de son côté, Onélie de Beaumanguier du sien, en reçurent l'avis officiel, et furent assignés à comparaître au tribunal civil de Saint-Pierre, pour répondre aux questions qui leur seraient adressées. Ils n'avaient plus que huit jours à attendre et leur sort allait se décider.

Le lendemain du jour où cet avis lui était par-

venu, Charly de Tercel inquiet, agité, ne pouvant trouver ni repos ni sommeil, sortit dès six heures du matin. Il avait besoin de marcher, de respirer, de s'étourdir : on entend trop le mouvement et le bruit de ses pensées dans le silence du logis.

Mais tout en errant par la ville, il fut poussé malgré lui dans la rue de Lucy, devant la maison de sa superbe ennemie, où vivait sa fille adorée.

C'était bien la vingtième fois qu'il passait par là, depuis le jour de la déclaration de guerre à Mme de Beaumanguier.

Les maisons des colonies ne sont pas mystérieuses comme les nôtres : les créoles vivent fenêtre ouverte. M. de Tercel apercevait plus d'une fois le frais et charmant visage de sa fille : à défaut de ses lèvres, il pouvait poser son regard sur ce front candide, comme pour lui donner le baiser paternel.

Mais souvent aussi il tressaillait, ses yeux étincelaient de fureur : une figure ennemie apparaissait à côté de celle de son enfant ; cette

figure était ravissante pourtant, c'était celle de la jeune veuve. Mais quand M. de Tercel voyait Onélie embrasser la jeune fille, la regarder, lui sourire, il se disait avec rage :

« En vérité, elle s'empare de mon enfant, comme si elle lui appartenait !... Comme elle sourit à ma Rosélis !... avec cela, elle a un sourire attractif, sympathique... Avec mon air un peu grave, je ne pourrai jamais faire oublier à ma fille ces sourires-là !... Comme elle regarde Rosélis avec tendresse !... elle a des caresses dans les yeux, cette femme-là... Elle va se faire adorer de ma fille, se disait-il, de plus en plus furieux. »

Ce jour-là, Charly de Tercel passa devant la maison par habitude, par attraction : car il pensait qu'à cette heure matinale il n'apercevrait ni sa fille ni Mme de Beaumanguier, qui devaient être encore profondément endormies.

Mais il tressaillit en voyant devant la maison deux petits chevaux américains, qui portaient des selles de femmes et attendaient leurs cavalières.

La maison appartenait à Mme de Beaumanguier et n'était habitée que par elle ; les deux chevaux étaient donc pour elle et pour sa fille adoptive.

« Grand Dieu ! s'écria Charly, si, à l'approche de l'audience, l'effroi la prenait, et si, persuadée que le jugement me sera favorable, elle voulait enlever ma fille !... Oh ! c'est Dieu qui me protège en me faisant surprendre cette fuite !... Je n'ai pas le droit de lui arracher mon enfant, puisque mon titre de père n'est pas encore reconnu, mais elle n'a pas le droit non plus de me l'enlever. Il faut la suivre, déjouer ses projets... Ne perdons pas une minute. »

Il courut chez un loueur de chevaux, qui était dans la même rue, à quelques pas de là, et fit seller un cheval en toute hâte.

Pendant les préparatifs, il eut soin de regarder dans la rue, à la dérobée, afin de guetter le départ des amazones.

Il les vit bientôt sortir de la maison et s'élancer sur leurs chevaux, aidées par les nègres, qui leur servaient d'écuyers.

Il les laissa partir, prendre un peu d'avance, puis mit le pied dans l'étrier, sauta sur son cheval, enfonça son panama sur ses yeux, pour ne pas être reconnu, et les suivit, en ayant soin de se tenir toujours à une assez grande distance.

Ces belles amazones du pays du soleil ne portaient pas la longue jupe de drap, d'un tissu trop chaud pour nos colonies ; elles avaient des jupes blanches, longues et flottantes, sur lesquelles tranchaient coquettement de petites vestes d'amazone, d'une couleur brune. Le chapeau de feutre classique était remplacé par le chapeau de paille. Elles se tenaient gracieusement à cheval, sans avoir précisément la tenue ferme et droite de l'amazone, qui doit être fièrement campée sur son cheval. Elles avaient au contraire un certain balancement, et apportaient dans leur tenue un peu de l'abandon créole, ce qui ne les empêchait pas de manier les rênes avec habileté. A la Martinique, comme à la Guadeloupe, où les routes escarpées sont rarement praticables pour les voitures, les femmes sont, en général, d'intrépides écuyères. Les créoles, si paresseuses dans toutes leurs habitudes, retrouvent

l'énergie pour trois choses : danser, monter à cheval et se dévouer à ceux qu'elles aiment.

Les deux amazones sortirent de la ville et longèrent le bord de la mer.

Les deux nègres qui les accompagnaient les quittèrent un instant, coururent tremper leurs jambes dans l'eau de la mer, puis rejoignirent les deux voyageuses.

Les nègres, qui peuvent être de nonchalants domestiques, mais qui sont d'intrépides coureurs, suivent toujours à pied les chevaux, et voyagent ainsi à la suite de leurs maîtres. S'ils vont tremper leurs jambes dans les flots, c'est qu'ils sont persuadés que c'est le moyen de donner à leurs membres plus de force et d'élasticité.

Ils croient que l'eau fait mouvoir le pied, comme elle fait tourner la roue du moulin, ou plutôt comme elle pousse le vaisseau : car c'est à l'eau salée qu'ils vont demander le talisman de vigueur et d'agilité.

En France, les hirondelles volent devant le

Dans la campagne.

cheval, pour saisir au passage les mouches qui le harcèlent; aux Antilles, les nègres, qui sont aussi noirs que l'aile de l'hirondelle, mais infiniment moins poétiques que le charmant oiseau, courent aussi à la suite des chevaux; mais ils se cramponnent prosaïquement à la queue du cheval et s'en font un point d'appui.

Les deux amazones prirent un petit chemin montueux et gagnèrent la falaise, toujours suivies de loin par M. de Tercel. Elles se retournaient bien, de temps à autre, et jetaient un coup d'œil sur ce voyageur qui suivait la même route qu'elles; mais elles n'avaient garde de reconnaître Charly de Tercel, doublement protégé par l'éloignement et par l'obligeant panama, dont les larges bords cachaient son visage.

Il les vit bientôt s'avancer intrépidement du côté de l'infernal sentier qui porte le nom peu poétique de *Gris-Boudin*.

« Mais où vont-elles? se disait Charly avec anxiété, dans quel recoin ignoré cette femme va-t-elle cacher mon enfant? »

Elles ne s'engagèrent pas cependant dans ce terrible sentier de Gris-Boudin, tracé sur les rochers par la griffe du diable ; elles le laissèrent de côté et prirent un chemin moins dangereux, mais encore passablement escarpé.

Malgré toutes les difficultés de terrain, les chevaux marchaient sans broncher, comme de braves chevaux de montagne, qui ne s'élancent pas comme avec des ailes, qui ne font pas jaillir d'étincelles et ne sont pas de la famille de *Gladiator,* mais qui brillent par les qualités solides et ont le pied sûr, ce qui est quelque chose pour des chevaux qui tiennent la vie de leurs cavaliers entre leurs pieds.

Les deux voyageuses s'arrêtèrent devant une case perdue sur la falaise.

Elles descendirent de cheval, une vieille négresse vint leur ouvrir et les fit entrer, avec toutes sortes de démonstrations de joie.

Les deux nègres ramenèrent les chevaux par le chemin qu'ils avaient pris pour venir, et disparurent au détour d'un sentier.

« Oh ! plus de doute, se dit Charly éperdu, la malheureuse veut enlever ma fille !... Je vois clairement son plan : elle a congédié ses deux nègres, qui sans doute lui sont dévoués et auxquels elle a recommandé le plus profond secret sur sa retraite ; puis elle reste ici, cachée avec mon enfant, pour attendre l'issue du procès ; si elle le perd, ce qui n'est pas douteux, elle restera dans ce refuge pour gagner de là quelque port voisin, où elle sera inconnue. Elle y guettera le premier vaisseau prêt à partir pour la France, puis elle s'embarquera avec ma fille. Mais je suis là, moi, j'ai tout vu, tout deviné ; je vais lui parler, la confondre et, s'il le faut, reprendre ma fille de vive force. »

Et, tout frémissant de rage, il frappa à la porte de la case.

La vieille négresse qu'il avait entrevue vint lui ouvrir.

Un madras usé recouvrait son front, qui n'avait absolument de blanc que quelques mèches de cheveux laineux, qui s'échappaient du fichu. Tout le visage était d'un noir luisant ;

mais deux bons yeux, bien francs, éclairaient cette noire figure et la rendaient sympathique.

« Je veux parler à ces dames qui viennent d'entrer chez toi, dit Charly, dont la voix tremblait ; tu vas m'introduire près d'elles sur-le-champ.

— Oh ! mon bon Monsieur, je ne peux pas, » répondit la négresse, dans un langage infiniment plus clair et plus français que celui des autres nègres, et que nous pouvons au moins cette fois reproduire fidèlement, tandis que nous sommes forcées de franciser le patois du nègre.

C'était une de ces négresses, fort nombreuses à la Martinique, comme à la Guadeloupe, qui ont été, dans les familles créoles, les servantes favorites et ont passé par différents grades. Après avoir été, dans leur jeunesse, femmes de chambre de leurs maîtresses, elles deviennent plus tard nourrices des nouveau-nés; puis quand leurs nourrissons grandissent, elles restent près d'eux sous le nom de *gardiennes,* ce qui correspond un peu à ce que nous appelons en France

bonnes d'enfant, mais avec une nuance bien plus intime et bien plus maternelle.

Enfin, en vieillissant, la gardienne devient femme de confiance de la maison, et se trouve avoir passé ainsi toute son existence dans la famille créole, avec laquelle elle s'est identifiée.

Naturellement ces négresses sont plus civilisées que les autres et prennent le langage des blanches, auprès desquelles elles sont constamment. Elles mettent surtout un extrême amour-propre à s'exprimer dans ce langage des maîtres, quand elles parlent à un blanc qui leur est étranger, et auquel elles veulent donner une bonne opinion de leur savoir.

Voilà pourquoi la vieille négresse avait soin de ne pas employer son patois primitif en répondant à M. de Tercel.

« Comment! s'écria-t-il, en sentant redoubler ses soupçons, tu refuses de me laisser parler à Mme de Beaumanguier !

— Il ne faut pas m'en vouloir, Monsieur;

mais, voyez-vous, elle a dit comme ça, en entendant frapper :

« — Ne fais pas entrer, je suis fatiguée, je veux me reposer. »

— Ah ! Mme de Beaumanguier t'a dit cela !

— Mais songez donc, mon bon Monsieur, une si longue route !... Dame ! on n'est pas bercé sur un cheval comme dans un hamac.

— Effectivement, dit Charly, en plongeant ses regards dans les yeux de la négresse, elle a fait un bien long trajet, pour t'honorer de sa visite.

— Ah ! s'écria la négresse, c'est qu'elle a pitié de sa pauvre nourrice ; car j'ai été sa nourrice, puis sa gardienne, et je l'aime comme l'aimait sa mère.

— Oh ! c'est cela ! pensa Charly : une nourrice dévouée, qui se prête à tous ses projets.

— Elle me fait une petite rente, continua la

négresse, et, comme mes pauvres jambes ne sont pas assez fortes pour aller chez elle la chercher, elle vient me l'apporter. Elle est si bonne, si charitable !... Aujourd'hui que les pauvres nègres ne sont plus esclaves, il faut bien que de bonnes blanches comme Mme de Beaumanguier viennent les secourir, quand ils ne peuvent plus travailler. Ah ! Monsieur, où est-il, le bon temps de l'esclavage ! Alors, nous étions sûrs d'être nourris pendant toute notre vie : d'abord, nous avions bien régulièrement, par semaine, neuf livres de farine de manioc, trois livres de morue ou de bœuf salé. On ne mourait pas de faim avec ça. Il n'y avait pas à nous inquiéter : le maître était toujours là pour nourrir le pauvre nègre quand il se portait bien, pour le faire soigner quand il était malade, par l'hospitalière, par le médecin ; puis, si le médecin ou le bon Dieu nous laissait mourir, nous partagions avec les maîtres un beau cimetière, dans l'habitation. Dame, Monsieur, ça flatte, ces choses-là, et ça fait toujours plaisir.

— Et c'est pour t'apporter cette rente que Mme de Beaumanguier part de chez elle dès six heures du matin? dit Charly d'un ton de dé-

fiance et d'ironie, que la négresse ne remarqua pas.

— Mais oui, Monsieur, répondit-elle : plus tard, le soleil devient trop ardent.

— Et tout à l'heure, continua-t-il du même ton, elle va retourner à Saint-Pierre sans doute ?

— Bien sûr.

— A pied, n'est-ce pas ?

— Ah ! Jésus, Maria ! dit la négresse, les belles blanches ne peuvent pas faire si longue route à pied. Elles vont remonter à cheval.

— Mais c'est impossible ! s'écria Charly en éclatant, puisque j'ai vu leurs domestiques emmener les chevaux. Tu vois bien que tu mentais, comme mentent tous les nègres ! Tu vas me laisser entrer sur-le-champ.

— Ah ! c'est comme ça ! répondit la négresse en lui barrant le passage ; je ne veux pas que

vous entriez. Vos yeux sont tout menaçants : on dirait que vous voulez leur faire du mal, aux bonnes blanches. Je vous ai dit la vérité ; les nègres sont allés dans une maison, qui n'est pas loin d'ici, et où ils savaient trouver de l'avoine pour leurs chevaux... Tenez, les voilà qui reviennent. »

Effectivement, les nègres ramenaient les chevaux, et dirent tout haut à la négresse de prévenir leurs maîtresses qu'ils étaient là, tout prêts à les reconduire à Saint-Pierre.

« Elle disait vrai ! » s'écria Charly.

A ce moment, les deux charmantes figures d'Onélie et de sa fille adoptive apparurent à la porte.

Mme de Beaumanguier s'avança sans voir M. de Tercel, qui se trouvait masqué par un des nègres, amenant le cheval devant sa maîtresse.

Mais tout à coup la jeune fille poussa un cri où il y avait à la fois de la joie et de l'effroi.

Elle aperçut M. de Tercel et eut un élan instinctif pour courir à lui ; mais presqu'au même instant, elle se rejeta en arrière.

Depuis le jour de la visite de Charly, la pauvre enfant était en proie à toutes les angoisses de l'incertitude : elle se demandait sans cesse ce qu'était ce M. de Tercel qui venait de bouleverser sa vie ; était-ce son père ? son cœur le lui disait ; était-ce un aventurier ? on le lui répétait sans cesse ; que fallait-il croire ?

« Maman !... maman ! s'écria-t-elle, en montrant M. de Tercel à Mme de Beaumanguier.

— Lui ! s'écria Onélie, en reconnaissant M. de Tercel, et en saisissant le bras de la jeune fille, pour la défendre et la protéger. — Je vous trouve bien audacieux de me suivre ainsi ! dit-elle à Charly. Quel est votre dessein ?... est-ce de m'arracher cette enfant ?... vous voyez bien que c'est impossible ; n'ai-je pas là mes nègres pour me prêter main-forte ? Vous croyez peut-être que je veux fuir avec elle ?... Vous vous trompez, Monsieur ; j'ai trop de loyauté pour cela. Nous sommes convenus

d'attendre la décision du tribunal : je l'attendrai chez moi, avec Isilda, et je m'y soumettrai. Mais jusque-là j'entends être libre de mes actions; je ne prétends pas qu'on m'espionne, je hais les espions. »

Elle relevait fièrement la tête; son regard mobile qui, d'habitude, était caressant et velouté, était devenu menaçant. Elle regarda fixement M. de Tercel; elle arma ses yeux, le coup partit. Non seulement M. de Tercel en vit le feu, mais il crut le sentir brûler son front, et ce front haut et fier s'inclina instinctivement sous le regard terrible de son ennemie.

Elle fit monter la jeune fille sur son cheval et s'élança sur le sien, avec une vivacité qu'elle gardait pour les circonstances exceptionnelles.

« Mais, Madame, dit Charly en retenant le cheval par les rênes, qui me garantit que vous tiendrez votre parole ?

— Je n'y ai jamais manqué, Monsieur. Comme je vous l'ai dit, j'attendrai le jugement, qui sera prononcé dans huit jours : si le tribunal fait jus-

tice de vos droits imaginaires et me laisse mon enfant chérie, je vous défendrai de reparaître devant elle ; si vous triomphez, au contraire, je vous la rendrai, dussé-je en mourir. Et maintenant, lâchez mon cheval et laissez-nous partir. »

Elle repoussa Charly, donna un coup de cravache au cheval de la jeune fille, qu'elle fit partir devant elle, puis fouetta le sien et toutes les deux, suivies de leurs nègres, reprirent le chemin de Saint-Pierre.

« Dieu du ciel! qu'est-ce que tout ça veut dire ? s'écria la vieille négresse, qui, tout émue et tout effarée, avait assisté à cette scène.

Il y avait une telle loyauté dans le regard et dans les paroles de Mme de Beaumanguier, que Charly la laissa partir sans essayer de la suivre. Il resta pendant quelques instants stupéfait, bouleversé. »

« L'étrange femme ! » murmura-t-il.

IX

Le jour de l'audience arriva. Depuis plus de quinze jours, on ne parlait que de ce procès dans toute la ville de Saint-Pierre. On discutait, on se passionnait, on s'intéressait à cette enfant qu'une mère adoptive voulait garder, qu'un père faux ou vrai réclamait. C'était comme une édition revue et corrigée de l'histoire des deux plaideuses se disputant un enfant devant le roi Salomon. Il s'agissait de savoir si le jugement du tribunal serait aussi ingénieux que celui de Salomon.

Ce procès avait pris des proportions d'autant plus grandes que l'on en avait fait une affaire de parti. Toute la ville était divisée en deux camps : le camp des blancs, le camp des noirs, un véritable jeu de dames. Les blancs soute-

naient M. de Tercel qui accusait Jupiter d'une odieuse vengeance, car rien ne leur paraissait plus vraisemblable que la vengeance d'un nègre; n'avaient-ils pas, pour la plupart, de sanglants souvenirs dans les annales de leurs familles et dans l'histoire des noirs égorgeurs de Saint-Domingue? L'éloignement instinctif du blanc pour le nègre n'est pas seulement une question de peau : les créoles se montreraient plus fraternels pour ces peaux noires, s'ils ne croyaient y voir encore les traces du sang de leurs aïeux.

Les nègres, au contraire, étaient révoltés de l'accusation portée contre Jupiter et soutenaient leur frère noir. Puis venaient ensuite les négrophiles, qui, à l'imitation des Auvergnats, connus pour n'être ni hommes ni femmes, ne sont ni blancs ni noirs, ou plutôt sont blancs de visage et noirs de conviction.

Donc, le jour de l'audience, une foule empressée, partie de tous les coins de la ville, encombrait la rue de l'Impératrice, où se trouve le palais de justice. On se pressait, on se coudoyait, on entrait tumultueusement dans la salle du tribunal civil, où les débats devaient

avoir lieu. Les colons avaient laissé toutes leurs occupations pour y assister; les belles créoles s'étaient décidées à quitter leurs chères robes de chambre, si favorables à leur nonchalance; elles s'étaient parées, serrées, ajustées comme pour ce qu'elles appellent les visites en grand corset, et elles étaient accourues au palais de justice. Mais le groupe le plus nombreux était assurément celui des nègres et des gens de couleur. Pressés les uns contre les autres, le cou tendu, les yeux étincelants, ils tournaient vers le tribunal leurs visages de toutes les teintes et débordaient jusque dans la rue.

Enfin les juges vinrent solennellement prendre place, et l'audience s'ouvrit.

Le juge rapporteur commença par lire l'enquête, et la conclusion n'en fut pas favorable à M. de Tercel : car, malgré tous ses efforts et toute sa conviction, il n'était pas parvenu à fournir des preuves assez évidentes de l'identité de Rosélis et d'Isilda. D'ailleurs le parent de l'oncle Vernand, qui devait hériter de ses biens à défaut de Rosélis, avait accumulé toutes les chicanes, influencé les témoignages,

pour faire croire que cette résurrection de l'enfant n'était qu'un rêve ou une imposture, que M. de Tercel invoquait pour jouir de l'héritage.

Ce rapport était un premier échec pour le malheureux père ; mais, malgré ce fâcheux début, la partie n'était pas perdue.

On appela Charly de Tercel, et sa figure sympathique, sa suprême distinction, son expression loyale et franche, firent courir dans la foule un murmure favorable.

Le président l'interrogea sur les motifs qui le portaient à croire que la petite fille trouvée dans la forêt, par Mme de Beaumanguier, était bien celle qu'il avait perdue et qu'il avait crue morte.

Charly de Tercel mit dans toutes ses réponses une conviction si ardente, un instinct paternel si profond, son émotion fut si grande et si réelle, il fit si bien jaillir aux yeux de tous cette lumière du cœur qui l'éclairait, que plus d'une femme porta son mouchoir à ses yeux. Malgré le silence solennel imposé aux auditeurs, on distinguait des voix basses et attendries qui murmuraient :

« C'est le père !... c'est le père ! »

Mais, quand M. de Tercel revint à sa place, on appela Mme de Beaumanguier.

Elle s'avança devant le tribunal, armée de cette grâce qui gagne plus de causes que les avocats. Il y avait tant de charme dans toute sa gracieuse personne, tant de séduction jusque dans sa douleur, que l'on ne put réprimer, à sa vue, un cri d'admiration, et que l'huissier fut obligé de crier :

« Silence, Messieurs ! »

Le président interrogea Mme de Beaumanguier.

Elle prit la parole devant un auditoire qui l'écoutait attentif et haletant. Elle raconta d'une voix émue, où l'on sentait le frémissement de son cœur, l'histoire de l'enfant abandonnée, qu'elle avait trouvée dans la forêt. A travers ses plus simples paroles, on voyait son idolâtrie pour cette enfant qui avait grandi près d'elle, et qui était vraiment sa fille par droit de tendresse et de dévouement.

« Mon Isilda, disait-elle, ne m'appartient pas par les liens du sang, mais par tous les liens du cœur, qui nous enchaînent l'une à l'autre : car elle m'aime bien aussi, mon Isilda. »

Et chaque fois qu'elle disait : « mon Isilda ! » elle ne prononçait pas le nom, elle le caressait.

« Cependant, continua-t-elle en étouffant ses sanglots, malgré mon désespoir, malgré les déchirements de notre séparation, je suis prête, s'il le faut, à rendre cette enfant à son père... ; mais rien ne me prouve que ce père soit M. de Tercel.

— C'est vrai !... c'est vrai, rien ne le prouve, » murmura l'auditoire, qui un instant auparavant semblait se prononcer pour M. de Tercel. Mais rien n'est mobile comme la foule ; elle est toujours prête à écouter le dernier venu, et ici la dernière venue était belle et touchante.

Quand elle retourna s'asseoir, bien des regards humides l'accompagnèrent, et dans toute la salle il y eut une pluie de larmes.

Les deux parties étaient entendues ; le président donna la parole aux avocats.

Charly de Tercel frémissait, et n'avait plus d'espoir que dans l'éloquence de l'avocat chargé de soutenir sa cause.

Malheureusement, cette éloquence n'était pas celle de Démosthène ou de M. Chaix-d'Est-Ange ; elle était froide et sèche, tout en observant fort bien toutes les règles tracées, depuis l'exorde jusqu'à la péroraison : elle suivait très convenablement les grandes routes banales, mais elle ignorait complètement les petits chemins du cœur.

Or le public commença par écouter froidement, puis bientôt chacun pensa à ses affaires, puis enfin on bâilla, et, si le silence et la leçon des rois, le bâillement est la leçon des orateurs.

La parole fut donnée ensuite à l'avocat d'Onélie de Beaumanguier.

Celui-ci était un fin renard, qui connaissait toutes les ruses du métier. Personne ne savait plus habilement que lui faire la démolition de la partie adverse et profiter des moindres circonstances favorables. Il commença par s'emparer de l'attendrissement provoqué par les réponses d'Onélie.

« Nous ne sommes qu'une faible femme, dit-il, malgré sa figure virile, où s'obstinait à pousser une barbe épaisse, qui orne rarement le menton de l'avocat. Nous ne sommes qu'une faible femme, et cependant, avec l'énergie de notre cœur, nous trouvons la force de défendre une enfant adorée et de lutter contre l'imposteur qui veut nous l'enlever. »

A ces mots, Charly se leva indigné, mais l'huissier le fit rasseoir : il est convenu qu'à l'occasion un avocat peut avoir le droit d'impolitesse.

On ne bâillait plus, on écoutait. L'avocat raconta l'histoire de l'oncle voyageur et de son héritage, qui commençait déjà à préoccuper les curieux de Saint-Pierre.

« Une jeune fille, dit-il, hérite d'un grand-oncle qui lui laisse quarante mille livres de rentes; mais cet oncle prévoyant a pris soin d'insérer dans son testament cette petite clause, qui ne manque pas d'originalité, et que je cite textuellement :

« Si Rosélis de Tercel est morte avant moi,
« je lègue toute ma fortune à M. Varnely, mon

« petit cousin, dont je ne me soucie guère, mais « que je préfère à M. de Tercel, père de Rosélis. »

« Ceci, Messieurs, n'est poli ni pour le petit cousin, ni pour M. de Tercel; mais notre adversaire se serait aisément consolé de cette incivilité, si sa fille eût vécu et eût pris possession de l'héritage. On sait qu'en pareille circonstance le père d'un enfant mineur administre la fortune, a le droit de jouir des revenus, de les dépenser ou de les placer à son profit. Il ne doit compte que du capital au moment de la majorité ou du mariage de son enfant. Mais si Rosélis de Tercel avait renoncé à se marier et n'avait pas quitté le toit paternel, tout naturellement les biens seraient restés en commun, le père aurait continué à en être l'administrateur et en aurait joui avec sa fille, pendant toute sa vie.

« Malheureusement pour notre adversaire, son enfant a disparu depuis longtemps et doit être morte, selon toutes les probabilités, bien avant le décès du testateur. Mais il ne veut pas croire à cette mort qui lui fait perdre la jouissance d'un pareil héritage : il lui faut à tout prix retrouver cette enfant, il a besoin d'elle pour

tendre le filet et pêcher la fortune. Dix ans après la disparition de son enfant, le hasard lui fait rencontrer une jeune femme qui, à l'époque où il a perdu sa fille, a trouvé une enfant du même âge, abandonnée dans une forêt.

« Il fait adroitement parler cette jeune mère adoptive, s'empare de toutes les circonstances de cette touchante histoire, se les approprie, ouvre les bras pour embrasser l'enfant, ou plutôt la fortune, et dit à la jeune fille : « Je suis ton père ! » Mais il faut le prouver, Messieurs ! La jeune fille, qui n'avait pas trois ans quand on l'a perdue, ne peut avoir aucun souvenir ; mais comme l'enquête vient de nous l'apprendre, les nègres de l'habitation que l'on a pu retrouver assurent que l'enfant, au lieu d'être abandonnée dans une forêt, a dû tomber dans une rivière, au bord de laquelle elle jouait encore le jour de sa disparition. »

A ce moment, l'avocat, qui était un peu négrophile, jeta un regard sur les nègres et les gens de couleur, qui étaient en grande majorité dans l'auditoire, et lança le petit *speech* suivant, pour faire un peu de popularité noire.

« Ce qui nous révolte, ajouta-t-il, c'est l'odieuse accusation portée par notre adversaire contre un de ses nègres les plus dévoués, l'infortuné Jupiter. Après avoir tué, involontairement il est vrai, le fils de ce malheureux, dans une partie de chasse, Charly de Tercel suppose le nègre capable d'atroces représailles : il l'accuse d'avoir enlevé sa fille et de l'avoir abandonnée dans la forêt. Il en donne surtout pour preuve la disparition de Jupiter, qui eut lieu le même jour que celle de l'enfant. Mais si le malheureux nègre, qui adorait son fils, a disparu tout à coup, n'est-ce pas plutôt pour se tuer, dans un accès de désespoir? D'après tous les témoignages, loin de montrer de l'aversion pour la petite créole, Jupiter l'entourait de soins, même après le meurtre de son fils : on le voyait toujours prêt à la bercer dans son hamac, à lui choisir les fruits, les bananes qu'elle aimait. Que dites-vous, Messieurs, de cette horrible accusation? N'est-ce pas toujours cette haine du blanc qui poursuit le nègre et le suppose capable de toutes les vengeances?

— Oui !... oui !... crièrent les gens de couleur.

— Les signes d'approbation ou d'improbation sont expressément défendus, dit le président.

— Quant à nous, continua l'avocat, nous serons toujours prêt à défendre ces innocentes victimes dont on faisait autrefois des esclaves, dont on veut faire aujourd'hui des parias : si nous n'avons pas avec eux la fraternité de la peau, nous avons celle du cœur. »

— Bravo ! bravo ! cria toute la tribu des nègres et des gens de couleur.

— Huissier, faites faire silence, » dit le président, qui fut bien cinq minutes avant de pouvoir dire que l'audience était levée et le jugement remis à huitaine.

M. de Tercel rejoignit son avocat en toute hâte et lui dit avec anxiété :

« Eh bien, me rendra-t-on ma fille ? »

L'avocat, les sourcils contractés, la tête basse, mécontent de sa défaite et du succès de son rival, lui répondit avec humeur :

« Ne l'espérez pas. Du moment où les négrophiles s'en mêlent et où l'on fait de cette affaire une question de parti, notre cause est perdue.

— Que dites-vous ? grand Dieu ! » s'écria Charly.

Il sortit du palais, désespéré, éperdu.

Il marchait avec égarement, le front brûlant, le cœur bouleversé, lorsqu'il vit venir à lui Roland.

« Ah ! vous voilà, mon ami, dit Roland en courant au-devant de lui. Je sors de l'audience et je vous cherchais...

— J'ai le désespoir dans l'âme ! s'écria Charly.

— Mais il ne faut pas vous décourager ainsi, dit Roland, le jugement n'est pas encore prononcé ; on vous rendra votre chère enfant.

— Mon avocat vient de me le dire lui-même, reprit Charly, ma cause est perdue !... Mon Dieu ! mon Dieu ! retrouver son enfant après

l'avoir pleurée pendant dix ans et se la voir impitoyablement refuser, de par la loi. Mais les hommes n'ont pas le droit de renier mon droit de père, un droit divin celui-là ! Oh ! si vous pouviez vous imaginer ce que j'éprouve !... c'est de la douleur et c'est de la rage : avoir la certitude que cette enfant est à moi, être éclairé jusqu'au fond de l'âme des clartés de la vérité, et ce flambeau que j'ai dans le cœur, ne pouvoir le donner à mes juges pour les éclairer comme moi !... Oh ! c'est affreux !

— Mais enfin, répondit Roland, qui se sentait ému de cette douleur, ne pouvez-vous profiter de cette remise à huitaine pour trouver quelque nouvelle preuve, quelque nouveau témoin ?

— Des témoins ! s'écria Charly, avec une explosion de fureur, un seul peut tout savoir ; c'est celui qui a tout vu, parce qu'il a commis le crime : c'est l'odieux Jupiter ! Oh ! si jamais je le retrouvais, je le forcerais bien à parler ! Il voudrait tout nier, sans nul doute ; mais il me semble que je lui serrerais la gorge jusqu'à faire jaillir les aveux de sa bouche. »

Roland fit tous ses efforts pour lui donner du courage et de l'espoir, et le quitta sans avoir pu réussir à le calmer.

En passant dans la Grande-Rue, Roland aperçut un superbe nègre qui flânait devant les magasins et venait de faire quelques emplettes chez les *petits-blancs ;* c'est ainsi qu'aux Antilles on désigne les petits marchands. On les distingue ainsi de la classe plus élevée des autres créoles, propriétaires d'habitations et gens du monde, qu'on appelle simplement les blancs.

« Ah ! c'est toi, Androclès ! dit Roland ; cela se trouve bien : je vais faire quelques visites, tu vas me suivre. »

Androclès était son nègre : car lui aussi avait voulu avoir son nègre, pour se donner un genre créole. Il aimait à se montrer suivi d'Androclès, comme d'un page noir.

Il traversa donc la ville avec Androclès sur ses talons.

« Vous avez là un bien beau nègre ! lui dit un créole avec lequel il avait fait récemment

connaissance ; j'en ai rarement vu d'aussi grand et d'aussi vigoureux.

— N'est-ce pas? dit Roland : comme mes moyens ne me permettent pas d'avoir deux nègres, j'en ai pris un qui en représente deux. »

Il continua sa route, très fier d'être vu avec son nègre.

Pendant quelque temps, Androclès le suivit docilement ; mais tout à coup il partit comme un trait, pour courir après un autre nègre, qu'il venait d'apercevoir au bout de la rue.

A son tour, Roland voulut prendre son élan pour le rattraper ; mais un de ses nouveaux amis de la Martinique l'aborda, le retint au passage et lui dit :

« Où courez-vous donc ainsi ?

— Je cours après mon nègre, répondit Roland.

— Ah ! vous avez un nègre.

— Mais oui, j'ai un nègre, que j'ai pris spécialement pour me suivre.

— Il me semble pourtant que c'est vous qui le suivez, puisque vous courez après lui.

— Ah! vous comprenez, dit Roland, qu'il faut bien se résigner à ces choses-là, à présent que les nègres sont émancipés. Il vient de partir comme l'éclair; je ne sais quelle mouche le pique... ou plutôt quel maringouin le pique, c'est plus local. Je cours après lui.

— Courir par une pareille chaleur!... On voit bien que vous n'êtes pas créole.

— Ah! c'est juste! dit Roland: je marche après lui... cela aura plus de couleur locale. »

Pendant que Roland causait ainsi, Androclès avait rejoint le nègre, qui marchait sans l'apercevoir.

X

« Comment! Jupiter, s'écria Androclès, tu ne reconnais pas les amis? »

Jupiter, car c'était bien lui, releva la tête et le regarda.

Au lieu de s'enfuir à la Dominique, selon la tradition des coquins de son espèce, Jupiter avait choisi la Martinique; mais ne jugeant pas prudent de séjourner dans une ville, il s'était mis au service d'un colon, dont l'habitation, perdue dans les savanes, se trouvait au milieu d'une solitude absolue.

« Oh! oui, je reconnais Androclès, répondit

Jupiter. Nous avons servi ensemble l'année passée chez le même maître, dans une habitation isolée, à deux lieues de Saint-Pierre. Tu t'es fait chasser pour avoir volé une montre. Tu vois bien que je te reconnais.

— Oh ! reprit Androclès, j'ai volé pour donner à missié un motif pour renvoyer moi. L'habitation être triste et Androclès s'ennuyer à la campagne. Est-ce que tu es toujours là ?

— Toujours. J'aime la solitude, répondit Jupiter, qui avait ses raisons pour cela.

— Ah ! ça, c'est bien vrai ! répondit Androclès. Tu vivrais dans une forêt vierge ! »

Jupiter tressaillit. Androclès reprit :

« Et pourquoi es-tu à Saint-Pierre aujourd'hui ?

— Le maître s'embarque demain pour France, répondit Jupiter, et a dit à moi d'aller savoir au juste à Saint-Pierre l'heure du départ du paquebot.

— Toi t'en aller avec li ?

— Oh ! oui, s'écria Jupiter, qui trouvait prudent de fuir les colonies.

— Eh bien, moi aussi, dit Androclès, je partirai bientôt avec mon nouveau maître, qui veut me montrer à ses amis. J'irai à Paris, beau pays, où l'on dit que les valets portent des habits noirs. »

L'habit noir est le rêve du nègre, comme s'il n'avait pas dans sa personne assez de noir comme cela.

Androclès allait continuer la conversation, mais il s'arrêta net en voyant apparaître Roland.

« Ah ! flâneur ! ah ! maraud ! s'écria Roland, enfin je te tiens ! »

Il le poussa brusquement devant lui, malgré tous les égards que l'on doit à un nègre émancipé, sans même lui laisser le temps de dire adieu à son camarade.

Quand Androclès eut fait ainsi quelques pas,

malgré lui, et se trouva à une certaine distance de Jupiter, il se retourna et cria de toutes ses forces :

« Adieu, Jupiter !... Bonne traversée, Jupiter !

— Jupiter ! s'écria Roland, qui reconnut le nom de l'infâme nègre que cherchait M. de Tercel.

— Jupiter ! répétèrent quelques nègres et quelques mulâtres qui venaient d'assister à la séance du tribunal, et causaient chaleureusement, au milieu d'un groupe d'hommes de couleur.

— Jupiter, demanda un mulâtre à Androclès, serait-ce, par hasard, ce martyr, cette victime du blanc, de ce créole qui, après avoir tué le fils du malheureux nègre, ose encore calomnier le pauvre père ?

— Hein ?... quoi ?... dit Androclès ; moi, pas savoir.

— Allons, ce n'est pas lui, se dit Roland dé-

couragé. Il y a tant de Jupiter... à commencer par le roi des dieux. »

Mais un griffe, couleur d'ébène, sortit du groupe et s'écria en regardant Jupiter, qui n'était pas très éloigné et dont il pouvait distinguer les traits :

« Oui, oui, je le reconnais !... J'ai servi autrefois avec li chez missié de Tercel. Je suis venu à Saint-Pierre, parce qu'on a appelé moi en témoignage. C'est bien li, ce bon Jupiter. Vive Jupiter ! »

Ce cri fut le signal d'une ovation : en un clin d'œil, les nègres, les mulâtres, tout le groupe des gens de couleur s'élança vers Jupiter ; car il est à remarquer que, si les nègres et les mulâtres se détestent, ils se réunissent fort bien, à l'occasion, pour une petite émeute. Ils firent cercle autour de Jupiter et se mirent à hurler : « Vive Jupiter ! »

Roland, qui, de son côté, s'était élancé pour arrêter l'odieux nègre, arriva trop tard et ne put franchir la muraille humaine qui entourait Jupiter.

Son parti fut pris sur-le-champ : sans perdre une minute et sans reprendre haleine, il courut chez Charly, dont la maison était voisine de l'endroit où il se trouvait, et qui avait dit, en le quittant, qu'il rentrait chez lui.

Il ne fallait à Roland que peu d'instants pour l'avertir, le ramener avec lui et confondre le coupable.

Pendant ce temps, la foule des gens de couleur continuait à entourer et à acclamer Jupiter, qui les regardait tous en roulant de gros yeux stupéfaits.

C'était précisément un moment où le parti des gens de couleur ne demandait qu'une petite révolte. L'indignation contre Charly de Tercel n'en était que l'occasion ; ils prenaient parti pour le noir contre le blanc, sans raisonnement, sans conviction, uniquement parce qu'ils voyaient là une question de couleur. Tout noirs qu'ils sont, les nègres sont les rouges des colonies : le blanc représente pour eux l'antique esclavage, l'autorité, la suprématie, et ils ne sont pas fâchés de se révolter à l'occasion contre ces

peaux blanches qu'ils envient. Ils ont déjà la liberté, puis la fraternité des emplois publics, (excepté toutefois celle du salon) : ils sont furieux de ne pouvoir joindre à cela l'égalité de la peau; malheureusement pour eux, le bon Dieu ne s'y prête pas, et, même quand le visage du quateron fait illusion aux Européens, Dieu a le soin de laisser au bord des ongles un petit cercle noir, auquel le créole ne se trompe jamais.

Donc, messieurs les nègres, qui ne cultivent plus guère la canne à sucre, mais qui cultivent toujours l'émeute et sont les dignes descendants de Toussaint Louverture, se sentaient dans un de ces moments nerveux qui poussent la foule à l'agitation fébrile. Ils avaient une crise de hurlements, ils criaient : « Vive Jupiter ! » sans trop savoir pourquoi, uniquement parce qu'ils avaient besoin de crier. Quand on ne peut pas parler raison, on crie.

« Vive Jupiter ! » cria la foule, dont l'enthousiasme aurait pu être mieux placé; mais n'arrive-t-il pas souvent que ce cri : « Vive celui-ci ! vive celui-là ! » s'adresse précisément à des gens qui ne méritent pas du tout de vivre?

Jupiter était tellement ébahi que la surprise le paralysait et qu'il ne pouvait pas trouver une parole. Ses yeux roulaient toujours, et s'ouvraient si démesurément qu'ils semblaient vouloir sortir de leurs orbites.

Mais il fut encore plus stupéfait quand a foule reprit avec une variante :

« Vive le martyr! vive l'innocente victime! »

Alors, dans le comble de l'enthousiasme, les nègres soulevèrent Jupiter, qui se débattait vainement, et malgré tous ses efforts, ils le hissèrent sur leurs épaules et le portèrent en triomphe.

« Mais pourquoi donc me portez-vous comme si j'étais une idole ? » demanda Jupiter, qui recouvra enfin la parole.

On continua à crier, sans lui répondre. Enfin un nègre eut pitié de sa physionomie ébahie et lui dit :

« On porte Jupiter parce que c'est un martyr : le blanc a tué l'enfant de Jupiter, et il accuse le

bon nègre de s'être vengé, en abandonnant la petite blanche dans un bois.

— Hein ? s'écria Jupiter, qui crut voir s'ouvrir les portes de la prison, et fit un mouvement si violent pour s'échapper qu'il faillit sauter par-dessus les têtes de ceux qui le portaient.

— Voyez-vous, s'écria-t-on, comme il est indigné ? »

On le promenait en triomphe dans la ville, quand tout à coup un cri de fureur se fit entendre. M. de Tercel venait de l'apercevoir et s'écriait, en cherchant à le rejoindre :

« Le misérable !... enfin je le retrouve ! »

On aurait certainement fait un mauvais parti au créole, si Jupiter en eût laissé le temps. A la vue de M. de Tercel, il fut pris d'un tel effroi qu'il sauta par-dessus les têtes, avec l'agilité d'un singe, tomba au milieu de la foule, jeta par terre une douzaine de nègres qui roulèrent les uns sur les autres, puis se releva, et avec les mouvements de bras et de jambes d'un na-

Le triomphe de Jupiter.

geur qui fend l'eau, il parvint à se frayer un passage au milieu de ces flots humains, prit une course effrénée et disparut.

On se retourna avec indignation vers Charly de Tercel, mais déjà il avait eu le temps de s'élancer à la poursuite de Jupiter. D'ailleurs les émeutiers, qui venaient d'apercevoir de loin quelques agents, furent saisis de terreur et prirent la fuite comme un seul homme.

Charly, accompagné de Roland, poursuivait Jupiter et criait, tout en courant :

« Arrêtez-le !... arrêtez-le ! »

Mais les agents étaient éloignés de lui et ne s'occupaient que de disperser les émeutiers, qui absorbaient aussi l'attention des passants.

Le nègre d'ailleurs avait une telle avance qu'il était bien difficile de le rejoindre; mais Charly n'en continuait pas moins à le suivre avec autant d'ardeur que de vitesse, tantôt le perdant de vue, tantôt le voyant au loin.

On se trouvait alors près de la promenade

qu'on appelle le Morne d'Orange. Jupiter, qui fuyait au hasard, s'engagea dans ces chemins, qui sont très fréquentés les dimanches et les jours de fête, mais qui, dans ce moment, se trouvaient déserts ; de sorte qu'il pouvait fuir sans crainte d'être arrêté.

« Mais c'est une chasse à la bête noire ! s'écria Roland. Ah ! quelle chaleur... je suis en nage : j'ai le feu et l'eau sur le front. »

Charly ne se décourageait pas. La sueur lui coulait du front, ses jambes commençaient à faiblir, mais sa volonté leur donnait du ressort, et il reprenait par saccades des élans désespérés.

Cependant Jupiter avait gagné du terrain, et Charly épuisé, haletant, s'écriait avec un cruel découragement :

« Oh ! je me sens les membres brisés... je suis à bout de forces ! »

Mais tout à coup il vit Jupiter tomber lourdement sur le chemin et y rester étendu.

Charly poussa un cri de joie, reprit courage

et sentit, comme par enchantement, la force lui revenir. Il redoubla de vitesse, reprit une course haletante, en se disant à chaque instant, à mesure qu'il se rapprochait du nègre :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! vais-je le rejoindre ?... Va-t-il se relever et s'enfuir ? »

Il n'était plus qu'à quelques pas de Jupiter. Il s'élança d'un seul bond jusqu'à lui et le saisit brusquement.

« Enfin ! s'écria-t-il, je te tiens, misérable ! »

A ces mots, deux passants, deux colons, qui venaient au secours du nègre qu'ils avaient vu tomber, s'arrêtèrent stupéfaits. Jupiter fit un mouvement pour s'échapper, puis retomba pesamment, en poussant des cris de douleur.

« Qu'a-t-il donc ? demanda Roland, qui, tout en s'essuyant le front, était parvenu à rejoindre Charly. Il est donc blessé ?

— Oui... oui... répondit Jupiter ; serpent !... serpent !

— Tout à l'heure, dit un des deux créoles qui venaient d'arriver, un serpent vient de le piquer : nous l'avons vu s'approcher, puis s'enfuir. »

Et comme pour lui donner raison, de petits serpents jaunâtres et marbrés se montrèrent près de là, au grand effroi de Roland, qui ne se rassura qu'en les voyant fuir dans les herbes.

Les serpents sont des colons de la Martinique, qui ne sont pas comptés dans le dénombrement des habitants. La Martinique est une île de près de deux cent mille âmes et de plusieurs milliers de serpents. Ils ont pour spécialité d'être excessivement venimeux ; ils n'établissent pas leur colonie à la Guadeloupe, c'est la Martinique qui fait leurs délices.

Que voulez-vous, c'est la plaie du pays. Rien ne manque à la Martinique pour en faire un paradis terrestre : elle a les plus jolies filles d'Ève, les pommes couleur d'or sous le nom d'oranges, et le serpent pour compléter la ressemblance.

Les champs de cannes sont les maisons de campagne de ces redoutables hôtes et, à Saint-

Pierre, le Morne d'Orange est leur maison de ville. C'est la nuit surtout qu'ils sortent des terres adossées au morne, pour passer ensemble leur soirée sur la promenade, que tout le monde fuit alors. Dans le jour, ils se montrent rarement; mais pourtant il s'en trouve çà et là qui viennent flâner sur la route, comme celui qui venait de piquer Jupiter.

Charly savait que ces petits serpents sont de terribles empoisonneurs, dont la piqûre est presque toujours mortelle, surtout lorsqu'elle s'attaque à une veine : elle peut alors faire périr en moins d'un quart d'heure.

Une nouvelle angoisse le saisit, et il se dit en frémissant :

« Si ce misérable allait mourir avant d'avoir eu le temps de faire des aveux... hâtons-nous de l'interroger. J'ai là près de moi Roland et ces deux passants, que la Providence m'envoie. Tous les trois me serviraient de témoins devant la justice. »

Il fit un signe à Roland, qui prit à l'écart les

deux colons, leur expliqua l'affaire en quelques mots, et les pria d'écouter attentivement tout ce qui allait se dire.

Dès qu'ils revinrent près de lui, Charly dit au nègre :

« Jupiter, j'ai tout découvert, il est inutile de nier : c'est toi qui as pris mon enfant pour l'exposer dans le bois. Avoue ton crime, et je te laisse fuir, si tu en as la force.

— Le bois... un crime... répondit Jupiter tout en se tordant. Pas savoir ce que maître veut dire... Je n'ai pas fait de mal à manzé Rosélis... Pourquoi accuser le pauvre Jupiter ? »

Au milieu de ses tortures, il se rattachait encore à l'espoir de vivre. L'idée de la prison l'épouvantait, et il était bien résolu à ne faire aucun aveu.

« Mais, malheureux ! s'écria Charly, qui devinait sa pensée, tu ne vois pas que tu peux tout dire sans crainte ! Ton enfant a été victime d'un déplorable accident, et, malgré ton horrible ven-

geance, je ne m'en consolerai pas... J'aurai compassion de toi, je te le jure ; je t'épargnerai le châtiment, quand tu m'auras fait l'aveu que j'exige. »

Mais Jupiter pensa que M. de Tercel lui tendait un piège et le ferait arrêter, dès qu'il le saurait coupable. Il répéta avec la même obstination

« Pas savoir... pas avoir fait mal à manzé Rosélis. »

Charly était comme fou de rage. Il se heurtait sans cesse contre les mêmes réponses, et dans quelques minutes peut-être Jupiter allait expirer : la mort allait lui fermer la bouche. Le venin du serpent courait dans le corps du nègre et faisait rapidement ses horribles ravages.

Les deux colons, qui, tout en écoutant, cherchaient à secourir le blessé et examinaient la plaie, virent que c'était au pied que le serpent avait piqué Jupiter, avec ses crochets venimeux : le venin montait, la jambe se couvrait de tumeurs et le visage se décomposait.

« Parle donc, avoue, dis un mot, s'écriait Charly, et je te pardonne ! »

Mais, au lieu de répondre, Jupiter poussa un cri d'agonie. Ses membres se glacèrent, ses bras se raidirent, son regard sembla prêt à s'éteindre.

« La mort ! murmura-t-il; elle vient... je la sens... Jupiter va mourir ici ! »

Mais tout à coup son regard se ralluma. Il se redressa à demi ; ses yeux mourants, qui retrouvèrent une dernière flamme, se fixèrent sur Charly avec une expression sauvage ; et il lui dit d'une voix entrecoupée, que la haine ranimait :

« Oui, Jupiter va mourir; il ne craint plus la prison : il va se donner sa dernière joie et bien goûter sa vengeance. Oui, c'est moi qui ai enlevé manzé Rosélis, qui l'ai exposée dans le bois, à la même place où tu as tué mon enfant. C'est là que petite blanche est morte de faim... tu veux savoir, tu sais.

— Enfin ! s'écria Charly avec un transport de joie.

La mort de Jupiter.

— Jupiter être vengé, continua le nègre, avec une sorte de rire infernal, qui déjà se mêlait au râle.

— Tu te trompes, dit Charly, Rosélis est vivante.

— Vivante !... répéta Jupiter, avec un cri étouffé.

— Mais, continua Charly, il faut prouver que c'est bien ma fille, et c'est ton aveu qui me la fait rendre. Ces messieurs l'ont entendu et me serviront de témoins. »

Jupiter poussa un cri de rage, se tordit dans une dernière convulsion et expira.

On transporta le cadavre dans la ville, et le premier soin de M. de Tercel fut de faire constater par l'examen de la plaie, et par les témoignages de Roland et des deux colons, que la mort de Jupiter n'avait été causée par aucune espèce de voie de fait, mais uniquement par la piqûre d'un serpent.

Charly s'occupa ensuite avec une activité dé-

vorante de faire connaître à la justice les aveux de Jupiter. Mais il lui fallut se heurter contre bien des difficultés, bien des chicanes : on ne marche pas tout droit dans le labyrinthe de la procédure. L'affaire était étudiée, plaidée, et pour ainsi dire terminée, et ce ne fut qu'après bien des efforts qu'il obtint du juge rapporteur un supplément d'enquête. Roland et les deux autres témoins furent entendus, et l'affaire fut remise à quinzaine, pour donner à la justice le temps de s'éclairer. Enfin, comme les aveux de Jupiter, répétés fidèlement par les trois nouveaux témoins, ne laissaient aucune espèce de doute, le tribunal reconnut solennellement les droits de Charly de Tercel et condamna Onélie de Beaumanguier à rendre la jeune fille à son père.

XI

Dès que la signification du jugement eut été faite à Mme de Beaumanguier, et que le délai fixé pour la restitution du cher trésor fut arrivé, M. de Tercel, tout ému, tout palpitant, se présenta chez la jeune veuve.

Mais, en entrant chez elle, son embarras était presque aussi grand que sa joie. Il savait toute la douleur qu'il allait lui causer, et il avait un certain remords de son bonheur : car les bons cœurs se sentent toujours quelque peu consternés de faire leur joie avec la douleur des autres.

On l'introduisit auprès de Mme de Beau-

manguier, qui l'attendait comme le condamné attend le bourreau. Elle était seule dans le salon, et à la vue de Charly, elle fut prise d'un tel tremblement qu'il n'y avait pas en elle une seule fibre qui ne tressaillît.

« Madame, balbutia-t-il, je viens. .

— Oui... oui... je sais... » dit-elle d'une voix entrecoupée, et en ayant à peine la force d'articuler les sons.

Puis, se tournant vers la négresse qui avait introduit Charly, elle lui dit :

« Va prévenir Isilda que... son père... Ah ! je ne peux pas prononcer ce mot-là, » s'écria-t-elle tout à coup avec une explosion de sanglots, et en se cachant le visage dans les mains.

La négresse, qui connaissait la cause de cette douleur, et qui était sincèrement attachée à ses deux maîtresses, s'en alla tout émue prévenir la jeune fille.

Quelques instants après, Isilda, à laquelle

nous ne donnerons plus que le nom de Rosélis, apparut à la porte du salon.

Elle était aussi pâle et aussi tremblante que sa mère adoptive. Elle courut se jeter dans ses bras; puis, pendant que Mme de Beaumanguier sanglotait sur son épaule, elle leva les yeux sur M. de Tercel.

Elle n'avait plus de doute, elle était certaine que c'était bien là son père, et il y eut dans ses regards tout un monde d'impressions. C'était de l'effroi sans doute à la vue de celui qui venait l'arracher à sa mère adoptive, mais c'était de la tendresse aussi. Ce regard, d'abord effrayé, puis humide, affectueux et plein d'un étonnement radieux, semblait dire, en se fixant sur M. de Tercel : « C'est donc lui ! » Elle n'avait pas prononcé un seul mot, mais que de paroles étaient dans son regard ! le cœur lui montait dans les yeux.

Au milieu de tous ces sentiments heurtés, ce regard exprimait tant d'instinct filial, il y avait là tant de larmes et tant d'étincelles qui disaient : « Bonjour, père ! » que M. de Tercel n'y tint

plus. Il avait retenu ses élans pour ne pas insulter à la douleur d'Onélie, mais une attraction irrésistible l'entraîna : il s'élança vers sa fille, la serra bien fort dans ses bras, et l'embrassa avec une tendresse qui payait tout un arriéré.

Il sentit alors de douces lèvres effleurer sa joue : Rosélis lui rendait son baiser.

« Mon père! » dit-elle, avec une certaine surprise de prononcer ce nom, et comme si elle l'écoutait avec joie retentir dans son âme.

Onélie se redressa, et ses yeux lancèrent des éclairs de jalousie.

« Je ne suis donc plus rien, moi! s'écria-t-elle; on m'oublie... Ingrate!

— Que dis-tu là, mère ?... m'appeler ingrate... moi qui t'aime tant! »

M. de Tercel s'avança vers Mme de Beaumanguier, et lui dit d'un ton pénétré :

« Vous n'avez à craindre, Madame, ni son

ingratitude ni la mienne. J'ai réclamé ma fille, je l'ai obtenue; la lutte est terminée, et je n'ai plus à vous exprimer qu'une profonde reconnaissance. Vous avez été un ange gardien pour cette enfant; elle ne l'oubliera pas plus que je ne l'oublierai moi-même. Je vous l'amènerai souvent, et elle viendra vous dire qu'elle vous aime toujours.

« Maintenant, ma fille, ajouta-t-il, pressé de mettre fin à cette scène pénible, fais tes adieux à ta mère adoptive.

— Mes adieux! s'écria Rosélis tout éplorée.

— Sans doute. Tu vas me suivre, je viens te chercher.

— Mais je ne veux pas me séparer de ma mère chérie! s'écria la jeune fille, en se serrant bien fort contre Mme de Beaumanguier.

— Chère enfant! s'écria Onélie.

— Comment! dit M. de Tercel, tu refuses de revenir avec moi!... moi, ton père!

— Je veux rester ici, reprit Rosélis, près de ma mère bien-aimée, dans la maison où j'ai été élevée, où j'ai tous mes souvenirs, tout mon bonheur. O mon père! vous ne voulez pas me briser le cœur, vous voulez que je vive, n'est-ce pas? Eh bien, nous séparer, ce serait nous tuer toutes les deux. Oh! je vous en prie, ne m'emmenez pas!

— Laissez-la-moi, » ajouta d'un ton suppliant Mme de Beaumanguier, à laquelle la résistance de la jeune fille donnait un espoir inattendu, et qui se serait volontiers jetée aux genoux de M. de Tercel.

Il regarda en silence ces deux suppliantes, toutes pâles, toutes frémissantes, tout inondées de larmes.

Il resta longtemps sans répondre. A la pâleur de son front, à la contraction de son visage, on devinait qu'il se livrait en lui un grand combat.

Les deux femmes n'osaient plus dire une parole et ne le suppliaient que du regard. Elles le

laissaient réfléchir, et les yeux fixés sur lui, la respiration haletante, elles attendaient leur arrêt.

« Tu ne veux pas te séparer d'elle ? dit-il enfin à Rosélis.

— Jamais !

— Eh bien, reprit-il d'une voix morne, désespérée, et avec une profonde amertume, il ne sera pas dit que je n'aurai retrouvé ma fille que pour faire le malheur de sa vie : le malheureux, ce sera moi... Mon sacrifice sera grand, mais je saurai m'y résigner... Je vivrai loin de toi, mon enfant adorée... Je te laisse à ta mère adoptive.

— Ah ! s'écria Onélie, avec un de ces immenses élans de joie qui accueillent les bonheurs inespérés.

— Adieu... adieu, mon enfant ! dit M. de Tercel, en étouffant un sanglot.

— Vous voulez me quitter, mon père ? s'écria Rosélis tout éplorée, en s'élançant vers lui.

— Mais c'est toi qui le veux.

— Moi, vouloir me séparer de vous !... de vous qui êtes mon père, et que j'aime de toute mon âme !

— Tu m'aimes ? s'écria-t-il.

— Mais c'est bien naturel, dit Rosélis ; la tendresse pour un père n'est pas longue à venir, c'est un amour que Dieu nous met tout de suite dans le cœur. Quand je vous dis : « Mon père ! » je sens une si douce émotion... Vous voyez que j'en prends bien vite l'habitude... Cela me fait tant de bien de penser que j'ai une famille aussi, moi... comme tout le monde. Quand vous me regardez, quand vous me parlez, je me dis : Comme son regard est bon, comme j'aime sa voix ! Oh ! maintenant que je vous ai retrouvé, je veux vous garder.

— O mon enfant ! mon enfant ! s'écria M. de Tercel, mais c'est la vie que tu me rends !... Ainsi tu viens avec moi, tu consens à quitter celle qui t'a servi de mère ?

— Oh! non, jamais! s'écria Rosélis : je ne veux vous quitter ni l'un ni l'autre.

— Comment! s'écrièrent à la fois M. de Tercel et Mme de Beaumanguier.

— Vous êtes tous les deux indispensables à mon bonheur, continua Rosélis. Même auprès de toi, mère chérie, dit-elle à Onélie, je serais triste et je souffrirais, je pleurerais toujours mon père, et si je vous suivais, dit-elle à Charly, je mourrais de chagrin loin d'elle.

— Mais tu nous désespères! s'écrièrent-ils.

— Que voulez-vous?... c'est comme cela, et je vous le dis. »

Ils ne savaient plus que lui répondre. Ils se tournaient vers la pauvre enfant, la voyaient pleurer, se taisaient et se regardaient. Peu à peu les regards de Charly se fixèrent avec persistance sur Onélie, qui avait au suprême degré cette grâce toute locale avec laquelle le bon Dieu semble avoir signé la créole. Il contemplait ce charmant visage, et restait pensif.

Enfin il se retourna vers sa fille et lui dit :

« Ainsi tu ne veux te séparer ni de l'un ni de l'autre?

— Oh! non, s'écria Rosélis, puisque je vous aime tous les deux.

— Eh bien, mon enfant, ta volonté peut être faite.

— Que voulez-vous dire? s'écria Onélie; mais c'est impossible.

— Non, Madame, reprit Charly avec un certain embarras et d'une voix pleine d'émotion; tout peut s'arranger, cela dépend de vous.

— De moi?

— Consentez à devenir ma femme.

— Ah! père chéri! s'écria Rosélis, qui sauta au cou de son père.

— Que me dites-vous là! répondit Onélie,

au comble de la stupéfaction. Vous songez à m'épouser, moi, votre ennemie !

— Et c'est précisément pour cela que j'ai pu vous apprécier, s'écria Charly. Je vous ai suivie avec acharnement, espionnée même, si vous voulez. J'ai vu que, chez vous, la beauté de l'âme est aussi grande que celle du visage. Vous avez instruit ma fille à votre exemple, vous lui avez appris à secourir le pauvre, à prier Dieu (car je vous ai vue la conduire souvent à l'église), vous lui avez inspiré le goût des arts. Elle ne vous doit pas la naissance, mais vous lui avez donné ses qualités, son caractère, ses tendances vers le bien et le beau : tout ce qui constitue enfin la physionomie de l'âme. N'êtes-vous pas un peu sa mère ? »

Onélie écoutait avec une profonde surprise cet ennemi de la veille qui prétendait devenir son mari. Mais tout en l'écoutant, elle le regardait.

Il avait trente-huit ans, six ans de plus qu'elle seulement ; il possédait au suprême degré la distinction des manières. Il avait la loyauté sur

le front, la finesse dans le sourire et, pour éclairer sa physionomie, de l'esprit et de l'enthousiasme plein les yeux.

« Vous ne répondez pas, Madame, reprit-il. De grâce, ayez pitié de cette enfant, ne refusez pas de porter mon nom, c'est celui d'un honnête homme, qui vous aimera, je vous le jure... autant qu'il vous détestait, ajouta-t-il en souriant. Mais vous allez me dire peut-être que vous ne me connaissez pas assez pour accueillir ma demande.

— Oh ! oui, je vous connais bien ! dit Onélie. Précisément à cause de l'agacement que vous m'inspiriez, je pensais sans cesse à vous, je parlais de vous, je me renseignais. Certes, j'aurais voulu apprendre beaucoup de mal de vous, mais on ne m'en disait que du bien. Le sacrifice que vous vouliez faire tout à l'heure au bonheur de votre enfant me prouve qu'on avait raison. En réalité, vous n'aviez qu'un défaut.

— Lequel ? demanda Charly avec inquiétude.

— Celui de vouloir m'enlever votre fille.

— Et maintenant ? s'écria-t-il.

— Maintenant vous n'en avez plus, répondit-elle.

— Alors vous acceptez ! » s'écria Charly, pendant que Rosélis bondissait de joie.

Et comme Onélie souriait sans répondre, Charly courut à sa fille et lui dit :

« Rosélis, mon enfant, c'est toi que je charge de solliciter une réponse à la demande que je viens de faire. »

Rosélis prit alors un petit air grave, s'avança vers Mme de Beaumanguier, lui fit une grande révérence, et lui dit du ton le plus solennel qu'elle put prendre :

« Madame ma mère adoptive, j'ai l'honneur de te demander, de la part de mon père, si tu veux bien lui accorder ta main.

— Oui, mon enfant chérie, répondit Onélie, en embrassant Rosélis.

— La main et le cœur, n'est-ce pas ? s'écria Charly.

— Mais, répondit Onélie en souriant, vous savez bien que, nous autres créoles, nous avons le cœur sur la main. »

FIN

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, directeur.

1-18-63

Date Due

Due	Returned	Due	Returned
AUG 19 '66	AUG 8 '66 ML		
	JAN 2 2003		
	JAN 0 3 2003		
	FEB 1 8 2003		
	MAR 2 7 2003		
	MAY 1 1 2004		

UNIVERSITY OF FLORIDA
3 1262 04352517 8

843.8
S454r2
LATIN
AMERICA

DOES NOT
CIRCULATE